

LE FORUM

Bulletin du Réseau des forums André-Naud



*Numéro 11
Octobre 2009*

Table des matières

	Auteur	Page
Liminaire	André Gadbois	3
Section 1 : Actualités		
Lettre aux catholiques troublés	Jean-Claude Guillebaud	6
Que dirait et que ferait Jésus?	Joseph Bouchaud	10
Reprise en main des séminaires	De Golias, no 90	15
Pour le Concile Vatican II	Gilles Gamache	18
Section 2 : Dossiers		
Profil des évêques :		
Des chrétiens du diocèse d'Ottawa se prononcent	Philippe Crabbé	20
Témoignages du milieu des jeunes	Philippe Crabbé	26
Homosexualité :		
«Guérir» l'orientation homosexuelles	Jean-Claude Leclerc	36
Changer de Gai à normal : que dit l'A.P.A. ?		40
Section 3 : Spiritualité		
La retraite du Carnaval	Alain Ambeault	43
Prière	†Guy Deroubaix	49
Mon parcours intellectuel de croyant	André Naud	50
Section 4 : Vie du réseau		
Ass. génér. annuelle : Ce Dieu dissident de dieu	André Gadbois	65
Horaire de l'assemblée générale		68
Fiche d'inscription – Contributions financières		69
Statistiques sur le blog du RFAN	Michel Bourgault	71

Liminaire

Les quatre sont belles: la rousse, la blanche, la jaune et la verte. Chacune contient beaucoup d'éléments nutritifs pour nourrir notre âme. Mais j'aime bien la rousse... peut-être à cause des roux cheveux de notre fille! Je la préfère à la blanche qui me défie (et j'aime les défis), à la jaune qui manifeste la renaissance et la résurrection, à la verte qui m'amène jouer (et suer) sans souci en forêt, dans les champs, sur les sommets. La rousse m'a appris à m'émerveiller, à trouver le monde beau, à sentir la Vie qui s'en va et qui va revenir autrement, à admirer la gratuité du feuillu qui se dépouille et du conifère qui résiste, à entendre la feuille tomber et à discerner le premier flocon (cette étoile à six branches) qui me fait toujours sourire. L'émerveillement nécessite quatre vertus, affirme Bertrand Vergely : le désir de la vie, le courage (une sorte de résistance), la persévérance pour recommencer sans cesse, et la gratitude pour clore des choses et en ouvrir d'autres.

Pour être ce qu'il fut et pour agir comme il a agi, André Naud fut sûrement un homme d'émerveillement : son **parcours intellectuel de croyant** (voir section 3 du présent Bulletin) peut nous le révéler un peu. Il était vêtu de ces quatre vertus dont parle Vergely : des vertus essentielles pour promouvoir la liberté de pensée et d'expression dans notre Église. À une époque comme la nôtre, sans cesse en crise, bourrée de colère et de conflits, souvent épuisante par la résistance et l'audace qu'elle

commande, la créativité est nécessaire : peut-on créer sans émerveillement? Le texte d'Alain Ambeault, **La retraite du Carnaval**, fournit des éléments de réponse.

En parcourant le texte de Joseph Bouchaud dans la section 1, **Que dirait et que ferait Jésus?**, j'avais l'impression de voir et d'entendre cet homme de 86 ans, le voir à la fois émerveillé et questionné, émerveillé par l'attitude de Jésus et questionné par celle de l'institution ecclésiale, épris des personnes avec lesquelles il a vécu dans des bidonvilles et en désaccord avec des personnes éloignées qui leur imposent de lourds fardeaux. La douceur de son style littéraire laisse entrevoir un homme que les difficultés et l'adversité n'ont pas éteint.

Dans cette même section, **Gilles Gamache** en appelle à l'Église, « à mon Église », pour qu'elle propose (et non impose) une voie de bonheur aux hommes et aux femmes de ce temps... admettant que pour y arriver il faudra « bardasser » la structure et quelques personnes de la hiérarchie. « Une institution, quelle qu'elle soit, est toujours tentée d'obéir à un syndrome de rigidité et de *persévérer dans son être* » écrit Jean-Claude Guillebaud dans sa **Lettre aux catholiques troublés** : notre Église n'y échappe pas.

Les chrétiens et chrétiennes du diocèse d'Ottawa n'ont pas été consultés par le Nonce apostolique (comme celui-ci avait la latitude de le faire) sur le choix de leur évêque. Dans un **dossier**, ils utilisent leur droit (et même leur devoir) d'exprimer leur opinion dans une matière qui concerne le bien de l'Église. (Lumen Gentium, par. 37) Comme dirait probablement Gilles Gamache, c'est une façon de « bardasser » cette structure souvent frustrante! Nous les remercions grandement pour l'autorisation qu'ils nous ont accordée de publier leur dossier.

Les forums locaux du Réseau des Forums André-Naud ont des préoccupations qui relèvent de leur région géographique : impact de la crise économique et sociale, absorption communautaire, situation des

personnes exclues par les lois et la « discipline » des autorités ecclésiastiques, liberté de religion et liberté de conscience,... Dans la section **Dossier** du présent Bulletin, Claude Lefebvre (Montréal) a réuni différents éléments pour nous permettre de poursuivre le développement de la situation des personnes homosexuelles dans l'Église catholique. Il faut se rappeler que les premiers pas du Forum André-Naud ont été faits par une lettre ouverte de 19 prêtres aux évêques du Québec concernant l'homosexualité (26 février 2006). Le Bulletin numéro 1 y faisait écho.

En 1970, un homme qui était émerveillé par l'attitude de l'Homme de Nazareth écrivait : « À travers les pages de l'Évangile, on perçoit les grands appels que Jésus adresse à ses frères : Viens et vois. – Va et ne pêche plus. – Vends ce que tu as... - Bienheureux... - Jamais le Christ ne donne des ordres. Par le témoignage de sa propre vie et par ses appels, il éveille à la conscience, il suscite plus de liberté. Le Christ ne lie pas les consciences, il les délie. » (1) J'ajoute ces mots : jamais le Christ n'agit en puissant! Cet homme émerveillé par le Christ est Pierre de Loch qui terminait son livre ainsi : « S'il s'avérait que l'adhésion à Jésus-Christ, et par lui au Père, détournait en quoi que ce soit de la solidarité humaine, la foi chrétienne serait gravement suspecte. » (2)

Bonne lecture à vous tous et toutes!

André Gadbois

(1) Pierre de Loch, *Et pourtant je crois*, Casterman, 1970, p. 25

(2) *Idem*, p. 161

Section 1

Actualités Actualités

Alors que l'Église traverse une crise aux multiples symptômes (levée des excommunications et scandale Williamson, affaire de Recife, propos du pape sur le préservatif...), « La Croix » donne la parole chaque jour à une personnalité qui témoigne de ses raisons d'espérer.

Marguerite Léna : Pourquoi je garde confiance dans l'Église

P. Timothy Radcliffe : Pourquoi rester ?

Cardinal Roger Etchegaray : O mon Église...

Élisabeth Dufourcq : Inaugurer le dialogue

Jean-Claude Guillebaud : Un christianisme d'institution et de protestation

Jean-Luc Marion : Ne pas se tromper de conflit

Soeur Véronique Margron : Passion pour le temps présent

Jean Vanier : L'Église que j'aime

Enzo Bianchi : «La Parole de Dieu poursuit sa course»

Albert Rouet : « Dieu habite la fragilité »

Michel Forget (FAN de St-Jérôme) nous propose cette lecture de Jean-Claude Guillebaud :

Un christianisme d'institution et de protestation

Lettre aux catholiques troublés

Ce trouble, ce tourment, cette souffrance qui habitent beaucoup de catholiques depuis fin janvier, il faut essayer de les mettre à distance, de les extraire du tohu-bohu quotidien, de les laisser refroidir. Seuls le recul et le calme peuvent nous permettre d'y voir plus clair. Au fond, notre trouble est d'autant plus difficile à vivre qu'il est ambivalent. Nous sommes d'abord embarrassés – c'est un euphémisme – par ce qui nous apparaît comme une crispation dogmatique du Vatican. Au-delà des cafouillages désastreux de la communication, nous voyons poindre un pontificat plutôt traditionaliste, et les craintes exprimées ici et là au sujet d'un possible oubli de Vatican II ne sont pas absurdes.

Dans le même temps, cependant, nous sommes meurtris de voir Benoît XVI victime d'une campagne médiatique souvent injuste et parfois même haineuse. Ainsi donc, tout en critiquant certaines positions de la Curie romaine, nous prenons aussi pour nous les flèches qui sont lancées contre le pape. Oh, ces humoristes carnassiers qu'on entend clabauder du matin au soir ! Nous voilà, nous catholiques laïcs, dans de beaux draps ! Certains sont tentés de quitter l'Église sur la pointe des pieds ; d'autres voudraient au contraire qu'on suspende le lynchage meurtrier du Souverain Pontife. Cette douleur, comme Janus, a donc deux visages. D'un côté comme de l'autre, elle nous fait mal. Est-il imaginable d'un sortir ?

Je crois que oui. Un peu de distance historique, d'abord, nous permettra de nous remettre en mémoire une évidence. Ce n'est pas la première fois, loin s'en faut, que des catholiques se trouvent en délicatesse avec Rome. En dix-sept siècles, on peut même dire que c'est arrivé assez souvent. Les contemporains de Pie IX, au XIXe siècle, n'étaient pas tous séduits par

son Syllabus qui dénonçait rondement les idées modernes. De la même façon, certains contemporains de Pie XII regrettaient Pie XI et sa condamnation sans équivoque du nazisme (« Nous sommes spirituellement des Sémites »). Bref, la papauté est – aussi – une très imparfaite institution humaine. Or, pour reprendre un mot fameux de François de Sales, « partout où il y a de l'homme, il y a de l'hommerie ». En tant que telle, l'institution est soumise légitimement à la critique de ses propres fils.

Il y a toujours eu un christianisme de la protestation

Plutôt que de voir dans ces divorces sporadiques une catastrophe, mieux vaut comprendre qu'ils structurent toute l'histoire du christianisme. À côté d'un christianisme de la puissance et de l'institution, il y a toujours eu un christianisme de la protestation, lequel n'épargna jamais l'institution elle-même. Or, c'est pourtant de l'Église que les protestataires étaient les enfants, c'est d'elle qu'ils procédaient. Pendant des siècles, l'histoire du christianisme s'est organisée autour de cette étrange – et magnifique – synergie entre « protestation évangélique » et « organisation ecclésiale ».

La parole vive, celle qui entretient le « feu » évangélique, a le plus souvent circulé dans les marges de l'Église, quand ce n'est pas en réaction contre le conservatisme ou la sclérose de cette dernière. Ce sont les protestataires et les mystiques qui ont transmis le feu de la Parole. Ils furent parfois tenus en lisière. Leur prophétisme incandescent risquait, il est vrai, d'incendier le bel ordonnancement clérical. Mais ces témoins essentiels auraient-ils pu exister sans l'institution ? Bien sûr que non. C'est à la table commune qu'ils s'étaient d'abord nourris. C'est au sein de l'Église, et par elle, qu'ils avaient accédé à la parole évangélique. Leur révolte – celle de François d'Assise ou celle de Thérèse d'Avila – était celle d'un enfant rétif à l'autorité de sa mère.

L'extraordinaire longévité du christianisme trouve là son origine : une institution périodiquement réveillée par ses propres dissidents. Sans la protestation venue des marges, le message se serait affadi ou même éteint. Mais sans l'Église, il n'aurait pas été transmis. Dissidence et institution sont comme l'avvers et le revers d'une même vérité en mouvement.

L'Église reste notre maison commune

Une institution, quelle qu'elle soit, est toujours tentée d'obéir à un syndrome de rigidité et de « persévérer dans son être ». Sa pente naturelle consiste à opposer sa propre immobilité au mouvement, à préférer le souci de conservation au progrès et l'ordre social à la liberté. Dans le même temps, l'Église reste pourtant notre maison commune. Fût-elle rébarbative, disciplinaire, elle est aussi une académie où s'apprivoise et s'éduque notre foi. Elle a été mille fois confrontée aux tentations sectaires, hérétiques ou intolérantes. Elle a engrangé, au fil des siècles, un corpus de réflexions, d'argumentations et d'expériences qu'on serait fou de jeter dans l'oubli. Elle propose ainsi, d'un siècle à l'autre, une propédeutique (du grec *paideuein*, enseigner) de la foi.

Notre foi a besoin d'elle. Faute de cela, le croire n'est plus qu'une passion incertaine qui sautille et batifole avant de courir vers l'abri d'une secte, d'une tribu ou d'un groupuscule. « Le verbe croire, écrivait Emmanuel Levinas, ne se conjugue pas à la première personne du singulier mais du pluriel. »

L'Église, parfois, nous déconcerte ou nous révolte, mais nous restons ses enfants.

Jean-Claude Guillebaud , essayiste

Publié dans : <http://www.la-croix.com/article/index.jsp?docId=2369813&rubId=4078>
(consulté le 26 août 2009)

Que dirait et que ferait Jésus ?

Joseph Bouchaud, Fils de la Charité

Comme Supérieur-Général puis Délégué International de ma Congrégation des Fils de la Charité, j'ai visité plusieurs fois tous les pays d'Amérique Latine et un bon nombre de pays d'Afrique. En fidélité à la mission des Fils de la Charité, j'y ai été particulièrement attentif à la vie et aux problèmes des zones urbaines les plus pauvres. Puis, pendant huit ans, j'ai partagé la vie des habitants d'un bidonville de Mexico, pendant trois ans, celle du ghetto de Chicago, pendant un an, celle d'un quartier très populaire de Brazzaville, en Afrique, et, pendant treize ans, celle d'un bidonville de Manille, en Asie. Dans un continent ou un autre, j'ai animé plus de cent semaines de retraite de prêtres. J'y ai reçu beaucoup de confidences...

Aujourd'hui, j'ai 86 ans. Que ce que je crois devoir dire n'apparaisse surtout pas comme un ensemble d'idées ou de théories, mais comme un devoir de conscience : la description de la réalité telle qu'elle s'est, peu à peu, imposée à moi.

Cette réalité, c'est que les directives actuelles de notre Église, sur le terrain de la procréation, chargent les plus pauvres de notre monde de chaînes qui aggravent leur misère et contribuent à augmenter le nombre des humains vivant de manière inhumaine. Nulle part, dans ces

immenses zones pauvres que j'ai d'abord visitées et auxquelles ensuite j'ai appartenu, je n'ai vu les méthodes Billings, préconisées par les responsables de notre Église, faire preuve de quelque efficacité. Elles sont trop compliquées. Elles supposent une possibilité d'organiser la vie totalement inaccessible à la culture des pauvres. Elles sont pensées et expérimentées dans un monde qui n'est pas celui des pauvres. En imposant comme seules solutions permises des solutions qui leur sont inaccessibles et en interdisant les autres, l'Église contribue à enfermer les pauvres dans le cycle de la surnatalité.

Pendant les douze ans au cours desquels j'ai vécu dans le bidonville de Laura à Manille, j'ai vu la population de cette ville passer de 7 millions à plus de 13 millions et le nombre des habitants vivant en bidonville passer de 4 à 7 millions. J'ai vu un petit village de quelques centaines d'habitants, Bagong Silang, près de Manille, devenir une zone de 350,000 pauvres. J'ai vu plus de 7 millions d'hommes et de femmes partir travailler à l'étranger et donc abandonner leurs familles pour les sauver de l'extrême pauvreté. J'ai vu des millions d'enfants s'entasser dans des taudis, assurés, presque tous, d'un avenir de misère. J'ai vu à Manille, comme à Mexico, comme à Brazzaville et ailleurs, des masses de jeunes, généreux et ouverts dans leur enfance, devenir, peu à peu, des membres de « gangs » parce qu'ils vivent sans espace, sans travail et sans espérance.

Bien souvent, dans divers pays, j'ai senti la révolte gronder en moi, quand des parents de 8 ou 10 enfants, vivant dans l'affreuse misère de leur taudis, parfois avec un seul repas par jour (et quel repas !), me disaient en parlant du nombre de leurs enfants : « Nous sommes catholiques. C'est l'Église qui le veut... » Quand ces enfants seront adultes, comment n'auront-ils pas le désir de rejeter cette Église coupable, à leurs yeux, de la misère de leur enfance ?

Comment peut-on présenter l'interdiction du préservatif au nom de la dignité de la vie?... alors que des millions de foetus s'en vont, chaque jour, aux poubelles dans tous les coins du monde... ou sont enterrés comme des petits animaux, dans un quelconque recoin de terrain par des parents qui aiment leurs enfants mais qui sont écrasés par l'impossibilité d'éduquer et même de nourrir leurs trop nombreux autres enfants déjà nés. Les vies de ces enfants, victimes de l'impossibilité dans laquelle se trouvent leurs parents de les faire vivre, sont-elles donc moins sacrées que celles des enfants possibles des gens « cultivés », capables de déchiffrer les messages des méthodes Billings, pour choisir, librement, de les faire naître? Quand on vit au milieu des pauvres, comment leur expliquer ce qui apparaît comme les choix de notre Église à ce sujet?... Moi, je n'ai pas pu... Je ne peux pas... J'aurais l'impression de trahir un message essentiel de Jésus.

J'ai découvert aussi une autre réalité dramatique : les malades du sida. Ils sont des millions dans le monde. La plupart d'entre eux sont jeunes, mariés, avec des enfants en bas âge. De toute évidence, la grande force pour ne pas être détruit par cette affreuse maladie, c'est un redoublement d'amour et de foi. Mais les risques de contagion leur interdisent les rapports conjugaux normaux. Or, certains responsables dans l'Église affirment qu'en conséquence ils doivent vivre « comme frère et sœur » avec leur conjoint. Pourtant, dans ces moments de grande souffrance morale, le couple a particulièrement besoin de partage sexuel pour fortifier son amour. Le malade a besoin de ne pas se sentir rejeté comme un pestiféré... privé jusqu'à la mort de cette manifestation primordiale d'amour par celui ou celle qui l'aime... et qui aura, de surcroît, à prendre la responsabilité de se refuser à lui ou à elle. Je ne peux pas dire, au nom de Jésus, à ceux qui vivent ce drame, que l'interdiction du préservatif doit passer avant un amour à sauver pour un « condamné à mort ». Non ! Je ne le peux pas parce que je suis sûr qu'aujourd'hui, Jésus ne dirait pas cela.

Je suis navré de constater que, dans ce domaine de la morale sexuelle, nous n'avons pas avancé depuis le Concile et que nous avons même reculé. En effet, quand, jeune prêtre, je continuais mes études en Théologie à l'Université Catholique de Paris, on m'a enseigné que chaque famille devait avoir le nombre d'enfants qu'elle estimait, en conscience, pouvoir élever et éduquer dignement. Je retrouvais là une fidélité à l'esprit de Jésus, que je ne retrouve plus dans l'abondance et la surabondance des barrières et des mises en garde actuelles. Notre Morale, spécialement en ce domaine de la Morale Sexuelle, ne s'est-elle pas égarée en se basant sur certaines conceptions philosophiques discutables, beaucoup plus que sur l'agir et l'enseignement de Jésus? Je crois, pour ma part, cette question capitale. La préoccupation essentielle de Jésus face aux personnes en situation difficile sur le plan sexuel, n'est pas de les obliger à prendre tel ou tel chemin. Non! C'est de les aider à retrouver leur responsabilité personnelle dans la situation où ils sont. Face à la Samaritaine aux cinq maris successifs, face à la femme adultère condamnée à mort par les autorités religieuses, face à Marie-Madeleine écrasée par son passé, Jésus ne condamne pas. Il ne brandit aucune obligation. Il leur prouve son amour: il les invite à se relever... Il ne leur donne même pas de conseils... Il leur donne de chercher et de choisir, par elles-mêmes, les chemins pour changer leurs vies... Il les fait renaître à la liberté... Il leur fait retrouver leur dignité d'être responsables... Il les remet dans le face à face avec Dieu, au coeur de leur vraie vie.

Ne sommes-nous pas aujourd'hui en train d'oublier ou de travestir ce message fondamental de Jésus?... et de perdre, en conséquence, la confiance des jeunes? Chaque foyer devrait se poser librement des questions de cet ordre :

- En conscience, tels que nous sommes tous les deux, avec notre santé, notre situation, notre assurance pour l'avenir et pour les croyants, notre foi en l'aide de Dieu, combien d'enfants pouvons-nous éduquer dignement?

- Comment organiser notre vie affective et sexuelle et comment y limiter les naissances, pour réaliser au mieux cette mission que Dieu confie à notre foyer?

Cette responsabilité vécue apporterait en elle-même son cachet divin.

Ce serait, enfin, sur le terrain de la sexualité et de la procréation, une Bonne Nouvelle accessible à tous. Car, si les pauvres sont dans l'incapacité de comprendre et d'obéir aux méthodes Billings et autres, ils savent aussi bien et, souvent mieux que les nantis décider par amour, vivre pour l'amour et partager un magnifique amour.

Et à vous, frères spécialistes de la planification des naissances et de la, morale conjugale dans notre Église, j'ose vous proposer ceci : « Venez partager, pendant quelques mois, la vie des pauvres dans l'un des innombrables bidonvilles de notre monde. Oubliez votre passé, votre culture, vos idées. Venez-y seulement avec votre Evangile. Et regardez, écoutez, dialoguez, méditez, priez. Cherchez loyalement et librement à découvrir ce que Jésus dirait et ferait, s'il était à notre place... en répétant sans cesse les paroles lumineuses qu'il continue de nous adresser : « Tout ce que vous faites aux plus petits des miens, c'est à moi que vous le faites »... et en nous interrogeant tous, le chrétien de base comme le pape, sur cette question fondamentale de notre foi : « Que dirait et que ferait Jésus s'il vivait aujourd'hui? »



Reprise en main des séminaires : nouveau plan de restauration

Benoît XVI n'a certes pas lancé une année sacerdotale par simple goût des commémorations. Il s'agit bien pour lui de renforcer l'identité spirituelle du clergé, en se posant en véritable pape de contre-réforme, résolument tridentin et autoritaire.

En pontife intransigeant, antilibéral et réactionnaire, Benoît XVI, se présente ainsi comme l'artisan inflexible d'une reprise en main sans précédent. A la fois en exaltant la figure sacrée du prêtre (la carotte) et en menaçant de sanctions ceux qui la souilleraient (le bâton), y compris le renvoi de l'état clérical, une mesure pourtant rarissime dans la tradition catholique et réservée à des cas d'une extrême gravité. Allemand et non plus italien, Joseph Ratzinger entend cette fois que la loi soit respectée, et non plus simplement évoquée en pure théorie. Le pape a clairement indiqué les finalités de l'année sacerdotale aux cardinaux et évêques qui composent la congrégation pour le clergé, réunis le 16 mars dernier en assemblée plénière.[...]

Dans l'esprit du pape Ratzinger, reconstruire l'identité spirituelle du clergé implique donc aussi d'apporter un soin particulier à sa formation et opérer une sélection très rigoureuse, sinon une purge drastique. De même que les séminaires ont été un élément fondamental de la réforme de l'Eglise voulue par le concile de Trente, de même, aujourd'hui, c'est dans les séminaires que se forge l'identité des nouveaux prêtres.[...]

Avec une sévérité peu commune, il décrit et dénonce en termes clairs les « dégâts » de l'après-concile, notamment en Europe, y compris

l'ignorance impressionnante sur des points de doctrine élémentaires dont font aujourd'hui preuve les jeunes qui entrent au séminaire (point qui n'est pas faux d'ailleurs). Cette ignorance est telle que, parmi les remèdes, Mgr Bruguès souhaite qu'une année entière de séminaire soit consacrée à apprendre le Catéchisme de l'Eglise catholique. Il s'y livre surtout, dans une veine typique de l'intransigeantisme, à une dénonciation virulente sinon hystérique de la sécularisation, source de tous les maux. En ce qui concerne la formation, l'archevêque Bruguès pose une exigence première : « Que les formateurs renoncent à une formation initiale caractérisée par un esprit critique - comme ce fut le cas de ma génération, pour laquelle la découverte de la Bible et de la doctrine a été contaminée par un esprit de critique systématique - et à la tentation d'une spécialisation trop précoce. » Il met également en cause, de façon tout-à-fait obscurantiste, l'étude des sciences humaines qu'il considère comme inutile sinon néfaste au profit d'un retour à la vieille métaphysique ! Avec une clarté et une netteté remarquables, qui donnent froid dans le dos, Jean-Louis Bruguès, qui y gagnera sans doute une barrette de cardinal à l'occasion du prochain consistoire, fustige férocement la fascination pour la sécularisation des prêtres plus âgés. Il parle même de « conversion à la sécularisation ». L'archevêque distingue deux conceptions théologiques et pastorales face à la sécularisation : l'une de « composition » (qui, je cite « nous conduit à penser qu'il y a, dans la sécularisation, des valeurs à forte matrice chrétienne comme l'égalité, la liberté, la solidarité, la responsabilité et qu'il doit être possible de trouver un accord avec ce courant et de définir des domaines de coopération ») et un second courant qu'il qualifie de « contestation » et qui est en fait le courant intransigeant dans une version relookée, ainsi défini par lui. Bruguès considère que « les différences ou les oppositions, surtout dans le domaine de l'éthique, vont devenir de plus en plus marquées » et propose donc un modèle alternatif « par rapport au modèle dominant et accepte de tenir le rôle d'une minorité contestatrice ». Moins bon historien, Mgr Bruguès oublie de rappeler que ce clivage a toujours existé en catholicisme, au moins depuis les temps modernes, et qu'il trace une ligne de séparation entre le courant dit autrefois « libéral » et le courant « intransigeant ».

De façon sociologiquement assez juste, l'archevêque applique sa distinction aux candidats au sacerdoce : « Les candidats de la première tendance sont de plus en plus rares, au grand déplaisir des prêtres des générations les plus âgées. Les candidats de la seconde tendance sont aujourd'hui plus nombreux que les premiers, mais ils hésitent à franchir le seuil de nos séminaires parce que, souvent, ils n'y trouvent pas ce qu'ils cherchent. » Sans rien cacher, au final, du dessein caressé par le pape, Mgr Bruguès parle, comme du défi d'aujourd'hui, du « passage d'une interprétation du concile Vatican II à une autre et, peut-être, d'un modèle ecclésial à un autre ».

Sans doute, à court et éventuellement à moyen terme, la tendance actuelle devrait se poursuivre et se renforcer, mais elle représente bien, par rapport à une évolution pluriséculaire et décisive d'émancipation un contre-courant dont nous ne pouvons ignorer la faiblesse intellectuelle (reconnue d'ailleurs par Mgr Bruguès au début de sa réflexion) et plus encore humaine. Les déboires des Légionnaires du Christ, outre ce qui concerne en propre le Père Maciel, traduisent et trahissent un grand flottement humain, une « immaturité affective » (expression choisie par Bruguès au demeurant) et un arrière-fond vulnérable, sinon explosif, qui pourrait très vite sourdre de manière inattendue et fracassante.

Le Vatican, et en particulier Benoît XVI à sa tête, entendent surfer sur une telle vague qui rassure les plus inquiets et fait espérer les conservateurs, parfois éprouvés jadis par l'après Vatican II. Cette grande erreur de perspective, faute de voir assez loin, pourrait leur être fatale. [...]

Lire l'intégralité de l'article dans Golias Hebdo n°90, juillet 2009

<http://www.golias-editions.fr/spip.php?article2966#forum9475> (consulté le 26 août 2009)

Désireux de signer...

Le Manifeste de GOLIAS : Pour le Concile, contre l'intégrisme

Gilles Gamache

Oui, il faut sous l'influence du Christ travailler à l'édification d'une société humaine plus fraternelle et sous la pression de la Grâce faire en sorte que l'Humanité «s'unisse à la divinité de Celui qui a pris notre Humanité». (Texte de la messe)

Je souhaite donc que le discours de l'Église se recentre sur l'essentiel: l'Amour de Dieu pour son peuple et l'amour des hommes les uns pour les autres. Ce retour à l'essentiel réclame que l'on cesse de mettre l'accent sur la souffrance de la croix pour mettre en lumière l'Amour extraordinaire qui a permis de supporter tous ces maux, qui sont le signe, la preuve de l'Amour du Christ pour l'Humanité. «Il n'y a pas de plus grand amour que celui de donner sa vie pour ceux qu'on aime». Cet essentiel - dit, répété et confirmé - par la mort du Christ sur la croix, est comme la sève qui doit nourrir toute la structure de l'Église. Le reste, i.e. les commandements dits de Dieu, ceux de l'Église, les dogmes, les encycliques, etc. sont des interprétations humaines historiques à mettre en contexte. Donc à relativiser. Aujourd'hui, le Christ nous répète son message essentiel. Il nous le propose encore comme la meilleure façon de grandir, de s'épanouir et d'être heureux.

J'en appelle donc à l'Église, mon Église, à s'incarner dans le monde d'aujourd'hui et à lui «proposer» non lui «imposer», une voie de bonheur. «Je suis la Voie, la Vérité et la Vie», disait Jésus. Il voulait ainsi nous inviter à le suivre en aimant Dieu, son Père et notre Père, et en aimant nos frères et soeurs sans distinction de religions, de cultures et de races ...

Je me souviens de l'enthousiasme provoqué par un Jean XXIII et le Concile Vatican II. J'appelle la hiérarchie «cléricale (Pape, cardinaux, évêques, clergé) et nous aussi certains chrétiens, à cesser la destruction de ce bel héritage et, au contraire, à le raviver et le diffuser jusqu'aux extrémités de la Terre. En terminant, je me permets d'inviter ceux et celles qui veulent retrouver le Message du Christ, tel que proclamé avec passion par Saint-Paul et Saint-Jean, à relire l'Oeuvre de Pierre Teilhard de Chardin, dans laquelle plusieurs contemporains ont retrouvé l'ardeur et la passion de leur Foi.

Ensemble, mettons-nous en marche comme Peuple de Dieu et soyons le ferment dont l'Humanité à tant besoin pour s'accomplir et donner à tous ses membres un climat d'épanouissement et des conditions de vie meilleures. Seuls, nous n'y parviendrons point, mais avec Lui, tout est possible.



Section 2

Dossier Dossier

Des chrétiens du diocèse d'Ottawa se prononcent sur le profil de leur futur évêque

« Dans les batailles décisives, c'est souvent du front que viennent les meilleures initiatives » (Pie XII, Allocution, De quelle consolation, 1950)

Les chrétiens du diocèse d'Ottawa qui sont auteurs de ce document n'ont pas été sollicités par le Nonce apostolique, comme celui-ci avait la latitude de le faire, sur le choix de leur évêque diocésain (can 386 par. 3). Ils utilisent simplement leur « droit et parfois leur devoir d'exprimer leur opinion en matières qui concernent le bien de l'Église » (Lumen Gentium, par. 37).

Certes, le document du Concile Vatican II ajoute : « Si l'occasion se présente, ceci devrait être fait par le truchement des institutions établies par l'Église dans ce but et toujours avec vérité, courage et prudence et avec respect et charité envers ceux qui, de par leur charge, représentent la personne du Christ » (ibid.). Nous ne sommes conscients de l'existence d'aucune institution au sein de laquelle des chrétiens peuvent émettre leur opinion non-sollicitée (par le Nonce

apostolique) sur le choix de leur évêque diocésain surtout que toute la procédure de sélection est essentiellement secrète (can 386. par.3).

Avant de parler du profil que nous recommandons pour le nouvel évêque d'Ottawa, nous résumerons en quelques points le type d'Église locale que nous voulons et notre perception des circonstances locales du diocèse d'Ottawa. Nous concluons en rappelant la procédure actuelle de sélection d'un évêque à laquelle nous aimerions apporter un amendement. Un appendice contient des témoignages de chrétiens et de chrétiennes qui sont soit jeunes soit en contact fréquents avec de jeunes chrétiens ou encore qui ont voulu attirer l'attention sur la perception erronée que certains ont sur le rôle de l'évêque.

1. Quelle Église voulons-nous?

Nous, qui sommes baptisés, voulons :

- **Une Église accueillante et non-exclusive** : des femmes, des homosexuels, des divorcés vivant en couple, etc...
- **Une Église qui célèbre sa foi dans la joie et l'espérance,**
- **Une Église qui fait une place à part entière aux jeunes,**
- **Une Église capable de s'adapter aux changements et attentive aux revendications de ses membres, correspondant aux enjeux critiques de notre époque,**
- **Une Église soucieuse de reconnaître et discerner tous les charismes qui jaillissent de nos communautés chrétiennes,**
- **Une Église capable de répondre à la pénurie critique de ministres ordonnés,** en s'ouvrant à l'ordination d'hommes et de femmes célibataires ou mariés dont les qualités de guide sont reconnues par leur communauté,
- **Une Église plus authentique, reflet de son fondateur, et débarrassée du fatras de règles, certaines devenues désuètes, accumulées sous le couvert d'une orthodoxie trop figée au cours de siècles et qui néglige les changements sociaux et intellectuels profonds actuels,**
- **Une Église qui a l'audace d'essayer véritablement le christianisme,** axé davantage sur le message évangélique,
- **Une Église qui vit la pauvreté évangélique (simplicité de vie) et soutient publiquement ses membres qui ont choisi d'épouser la cause des pauvres**

(par exemple, *Mère Thérèse, l'Abbé Pierre, Dom Helder Camara, Guy Gilbert, etc...*).

2. Circonstances de l'Église locale

Le diocèse d'Ottawa est bilingue et sa cathédrale est accueillante pour les deux groupes linguistiques ainsi que pour les minorités ethniques. Si, dans l'ensemble, les catholiques du diocèse d'Ottawa ont su apprécier la personnalité de leur archevêque, par contre en maintes occasions le dialogue entre lui et les communautés chrétiennes n'a pas été satisfaisant. Surtout, plusieurs positions prises par l'archevêque se sont avérées nettement inacceptables. Nous en soulignons deux.

La première, touchant la **célébration communautaire du pardon**. Suite à l'interdiction romaine, plusieurs évêques inventaient une formule qui permettait aux prêtres à continuer une pratique riche de signification pour les chrétiens. Par contre, dans le diocèse d'Ottawa, l'interdit était présenté comme un ordre à ne pas enfreindre comme si la vérité d'une expérience pastorale n'était pas plus importante que la soumission à une directive inopportune du Vatican.

La seconde, touchant la **transmission à Rome de la perception et des attentes des catholiques du diocèse**. Alors qu'en vue de la visite *ad limina* de l'archevêque, les fidèles avaient été invités à s'exprimer, de son aveu même, l'archevêque n'a pas tenu compte de certains enjeux décisifs pour la vie de nos communautés, tels le célibat des prêtres et l'accession des femmes aux ministères ordonnés (Note 1). Comme si ces questions ne méritaient pas d'être retenues et reflétées à Rome.

Note 1 : Catholique Ottawa, Printemps 2006, "Une conversation avec l'Archevêque", p. 2 (colonne de droite vers le bas): " Il y avait évidemment les recommandations auxquelles nous pouvions nous attendre concernant le mariage des prêtres et même certaines au sujet de l'accès à la prêtrise pour les femmes, mais les principales recommandations portaient sur des questions qui soulevaient de profonds soucis."

3. Quel évêque voulons-nous à Ottawa ?

Nous voulons l'évêque dont le profil est celui que nous recommande le Concile Vatican II («Christus Dominus») - recommandation reprise par le Droit Canon - et l'évêque qui nous aidera à vivre l'Église que nous voulons. Le modèle proposé est loin du modèle colonialiste de gouverneur de province romaine trop souvent adopté dans la réalité et basé sur une interprétation étriquée du serment de fidélité au pape (can 380).

Nous voulons :

Un évêque **pasteur**, totalement responsable des âmes dans son Église particulière qu'est son diocèse, en lien avec le pape et les autres évêques.

Un évêque **témoin de la charité du Christ** devant tous (can 332 par. 4).

Un évêque **enseignant** (« en prêchant souvent lui-même » (can 386 par. 1)) :

- La doctrine chrétienne fondée sur l'Écriture, la Tradition, la liturgie et la vie de l'Église
 - Les valeurs dont
 - l'estime de la personne humaine dans son intégralité et sa liberté,
 - la famille et
 - la société civile,
 - De façon adaptée aux nécessités du moment et pour rendre la foi vivante et active,
 - En démontrant la sollicitude maternelle à l'égard de tous les hommes, fidèles ou non, surtout les plus pauvres,
 - En engageant un dialogue avec la société.
- Un évêque **sanctifiant**,
 - « L'Évêque diocésain, se souvenant qu'il est tenu par l'obligation de donner l'exemple de la sainteté dans la charité, l'humilité et la simplicité de vie, s'appliquera à promouvoir de toutes ses forces la sainteté des fidèles, selon la vocation propre à chacun, et comme il est le principal dispensateur des mystères de Dieu, il n'épargnera

aucun effort pour que les fidèles dont il a la charge grandissent en grâce par la célébration sacramentelle, qu'ils connaissent le mystère pascal et en vivent. » (can 387).

○ L'évêque diocésain exerce sa sollicitude à l'égard de tous les fidèles qu'ils soient pratiquants ou non, et à l'égard des non - baptisés (can 383 par.1 et par. 4); il encourage l'oecuménisme « tel que le comprend l'Église » (can 383 par. 3).

- Un évêque **gouvernant** (can 375 par.2, can 391 par. 1) **mais aux aguets**
 - Des charismes et revendications de ses membres, surtout des jeunes qui sont l'avenir de l'Église,
 - Des transformations requises par les enjeux de notre temps,
 - Selon les normes démocratiques de participation et de transparence de la société civile actuelle.

4. Réforme souhaitée à la procédure actuelle de sélection d'un évêque diocésain

La procédure actuelle de sélection d'un évêque diocésain est dictée par le droit canonique.

- Le **Pape nomme** l'Évêque (can 377 par. 1)
- Les **évêques** d'une province ecclésiastique où se trouve le diocèse à pourvoir et, là où les circonstances y invitent, la conférence des Évêques **dressent tous les trois ans , d'un commun accord et en secret une liste de prêtres, même membres d'ordres religieux, les plus aptes à l'épiscopat, et ils la transmettent au Pape. Chaque Évêque a aussi le droit de faire connaître séparément au Pape le nom de prêtres qu'il estime dignes et capables pour la charge épiscopale.** (can 386 par. 2)
- Le **Nonce** apostolique
 - **enquête**, chaque fois qu'un Évêque diocésain ou un Évêque coadjuteur doit être nommé, **sur chacun des trois candidats à proposer au Pape et donne son propre avis sur les suggestions des évêques** de la province ecclésiastique où se trouve le diocèse à pourvoir ou à laquelle il est rattaché, ainsi **que celle du président de la conférence des Évêques;**
 - **entendra des membres du Collège des consultants qui proposent les trois noms** et des membres du chapitre cathédral.

- Les **prêtres et les laïcs** n'ont leur mot à dire que **séparément** et **si leur opinion est sollicitée par le Nonce** : « s'il le juge à propos, il demandera secrètement et séparément l'avis de quelques membres de l'un et l'autre clergé et *de laïcs* reconnus pour leur sagesse. » (can 386 par.3)

La procédure de sélection d'un évêque devrait tout comme la gouvernance de l'évêque satisfaire aux normes démocratiques et de transparence de la société civile contemporaine. En particulier, **la consultation devrait être ouverte à tous et être plus large** que la consultation de quelques laïcs « reconnus pour leur sagesse » (par qui? Can 386 par. 3), si le Nonce le juge à propos. La consultation d'un groupe représentatif de laïcs devrait être obligatoire (Note 2).

Conclusion

Les chrétiens concernés du diocèse d'Ottawa auteurs de ce document souhaitent « avec vérité, courage et prudence et avec respect et charité envers ceux qui, de par leur charge, représentent la personne du Christ » recevoir un nouvel évêque qui contribue à construire cette Église que nous voulons.

Philippe Crabbé

Culture et Foi (Outaouais-des-deux-Rives)

Note 1 Catholique Ottawa, Printemps 2006, "Une conversation avec l'Archevêque", p. 2 (colonne de droite vers le bas): " Il y avait évidemment les recommandations auxquelles nous pouvions nous attendre concernant le mariage des prêtres et même certaines au sujet de l'accès à la prêtrise pour les femmes, mais les principales recommandations portaient sur des questions qui soulevaient de profonds soucis."

Note 2 Voir à ce sujet les suggestions faites par Adam De Ville, « A Check on New Bishops », The Ottawa Citizen, Arguments, Thursday January 11, p. A 15 auxquelles nous nous rallions.

Appendice

Témoignages sur l'Église que veulent les jeunes et la perception que certains laïcs ont du rôle de l'évêque

1. Témoignage d'un couple de jeunes mariés

Les cloches de l'église sonnent pour annoncer le début imminent de la célébration du dimanche matin, mais les bancs d'église ne sont toujours pas pleins. L'assemblée sera encore une fois petite. Et l'absence des jeunes se fait bien ressentir. Où sont les adolescents? Les familles avec de jeunes enfants? On dirait qu'il y a toute une génération qui a cessé de fréquenter l'église. Comment faire pour ramener ces brebis de Dieu à l'église? Pour ce faire, il faudra d'abord comprendre les nombreux enjeux qui ont amené les gens à se détacher de l'église. Il faudra déterminer comment on peut faire de notre église une église pertinente pour les gens d'aujourd'hui et il faudra sensibiliser nos évêques à ce sujet pour qu'ils puissent commencer à faire changer les choses. Il faut avouer que, malheureusement, il y a de nombreux enjeux à adresser avant de pouvoir faire revenir les gens à l'église. En nous fondant sur nos opinions et sur ce que nous avons entendu d'autres gens – jeunes et moins jeunes – nous exposerons brièvement les points les plus importants. Nous aborderons les points suivants : la perception des gens par rapport au Vatican, la tolérance de l'église à l'égard des homosexuels, le droit des prêtres à se marier, le rôle de la femme dans l'église et le manque d'activités destinées aux jeunes.

En premier lieu, nous aborderons la façon dont bien des gens perçoivent le Vatican. Bien des gens n'arrivent pas à comprendre comment l'Église peut véhiculer le message du don et du partage lorsque le Vatican semble être si riche et donner si peu. Les personnes qui ont vu le Vatican n'en reviennent pas des richesses présentes, alors que des milliers d'Italiens à Rome sont sans abri (en 2002, de 5000 à 6000 personnes étaient sans domicile à Rome – ces personnes n'ont pas de toit permanent, même sous

la forme d'un centre d'hébergement ou d'un logement protégé (3). Le Vatican s'est enrichi de bien des façons, dont la dîme et les montants versés par des individus convaincus que leur contribution financière servait à bâtir le royaume de Dieu sur terre et assurer leur place au ciel. Le royaume de Dieu sur terre se construit par des gestes de bonté et de générosité envers les plus démunis et ceux dans le besoin, pas par la construction d'églises ornées de leur fondation jusqu'à leur plus haut clocher. Une personne ne mérite pas sa place au ciel en fonction du montant qu'elle donne, mais en fonction d'une vie au cours de laquelle elle pose de bons gestes et vit selon les 10 commandements de Dieu et selon le principe d'aimer son prochain comme soi-même. Au cours des siècles, c'est le Vatican qui a établi les règles par rapport à l'Église. C'est lui qui a décidé, entre autres, que les prêtres n'auront pas le droit de se marier et que les femmes n'auront pas le droit d'être prêtres.

Mais personne n'oublie que les papes et les autres décideurs du Vatican sont d'abord et avant tout des humains – des hommes. Ces personnes ont pris des décisions pertinentes à l'époque à laquelle elles vivaient. Pourquoi faudrait-il appliquer une décision prise en l'an 1300 alors que les temps ont bien changé? Les gens ne veulent pas faire partie d'une institution vivante dans le passé et craignant l'avenir. Les gens ne veulent pas que l'Église oublie ses origines, ils veulent plutôt qu'elle sache s'adapter aux nouvelles réalités du monde d'aujourd'hui. Et, à notre avis, l'Église pourrait très bien s'adapter aux réalités d'aujourd'hui sans pour autant perdre ses valeurs fondamentales.

L'une des nouvelles réalités sociales d'aujourd'hui, est le fait que nous sommes plus ouverts et libéraux. Entre autres, les femmes ont maintenant leur place dans la société étant donné une meilleure égalité des sexes. Les personnes de couleur sont reconnues comme étant des humains à part entière. L'acceptation des homosexuels par la société fait ses premiers pas. Comment se fait-il alors que l'Église refuse la communion aux homosexuels? Au dire du Vatican, ce n'est pas « naturel » que d'être homosexuel. Dieu n'a-t-il pas créé l'homme à son image? Pour citer la

Bible, « [Dieu] a fait d'un seul homme toutes les nations des hommes, pour habiter sur toute la surface de la terre » (Actes 17:26). Qui plus est, le Créateur « ne s'est pas montré partial envers les princes et il n'a pas fait plus de cas du noble que du petit, car eux tous sont l'oeuvre de ses mains ». (Job 34:19.) Les hommes appartiennent tous à la même famille, et tous naissent égaux devant Dieu. Comment alors définir ce qui est naturel, ce qui est normal? Peut-on considérer les personnes avec une défaillance physique comme étant « normales » et les accepter à l'Église? Dans ce cas, oui. Alors pourquoi une personne homosexuelle ne le serait-elle pas aussi? L'Église ne pose-t-elle pas un jugement aussi sur ce qui est plus « normal » et sur ce qui l'est moins?

Ne serait-ce pas à Dieu de trancher? En refusant d'ouvrir ses portes aux homosexuels, l'Église, qui se dit accueillante de tous, donne un message tout à fait contraire. Elle refuse d'accepter les homosexuels – certains ayant pourtant la soif de connaître Dieu – et les personnes qui les appuient. Certains diront que les homosexuels vivent ainsi par choix. Pourtant, les homosexuels existent depuis le début des temps et leur sort n'est pas enviable. Pourquoi une personne choisirait-elle donc délibérément de devenir homosexuelle? Et alors pourquoi tant d'homosexuels tenteraient de s'enlever la vie? Au Québec, les jeunes homosexuels ont un taux de tentative de suicide de 6 à 16 fois supérieur à celui observé chez les jeunes hétérosexuels (4). Un premier pas pour l'Église serait au moins de reconnaître les homosexuels comme des personnes à part entière ayant droit d'entendre la parole de Dieu et de communier avec tout le monde. Mais il reste aussi la question du « mariage » des homosexuels. L'Église et les groupes fondamentaux religieux veulent refuser aux personnes homosexuelles le droit à cette union sacrée. Ayant entendu la position de l'Église quant à la racine du mot « mariage », il est un peu plus facile de comprendre pourquoi on ne voudrait pas que les personnes homosexuelles se « marient ». Mais, là n'est pas le problème! Le problème est que l'Église se cache derrière une définition pour se détourner de la véritable question : l'acceptation des personnes homosexuelles. Si on ne peut pas appliquer le terme « mariage

» aux personnes homosexuelles, pourquoi ne proposerait-elle pas un autre terme pour désigner leur union? Pourquoi, en bout de ligne, ne pourrait-elle pas prendre des mesures pour accepter leur union d'une façon ou d'une autre? L'Église doit ouvrir ses portes à tous, encore plus aux personnes dans le besoin.

Un autre problème auquel est confronté l'Église est le manque de prêtres. On pourrait bien demander quel rapport cet énoncé peut bien avoir avec l'absence des jeunes à l'Église. Eh bien, il y a un temps où le métier de prêtre était un choix de carrière excellent chez les jeunes garçons. Maintenant, rares sont ceux qui y songent ne serait-ce qu'une seule fois. Le fait que les prêtres n'ont pas le droit de se marier n'aide pas à la situation. Nous sommes convaincus qu'il y aurait plus de jeunes hommes choisissant la prêtrise s'ils avaient le droit de se marier, pouvant ainsi servir Dieu et la collectivité, tout en connaissant l'appui d'une femme et d'une famille sur terre.

Puis, il y a aussi la question du rôle de la femme à l'Église. Les femmes n'aiment pas reconnaître en l'Église les valeurs masculines d'antan. Les femmes ont maintenant un rôle beaucoup plus important à jouer dans la société, et ne veulent pas être exclues de postes pour des motifs fondés sur le sexe. Des femmes pourraient faire de très bons prêtres. Les femmes sont la tendresse de la société, et bon nombre aimeraient sans doute pouvoir se mettre au service de l'Église, de Dieu et de la collectivité en ouvrant leur cœur à ceux dans le besoin. Si on permettait aux prêtres de se marier et aux femmes de devenir prêtre, on pourrait rajeunir la population des célébrants et ainsi attirer les jeunes à revenir à la messe. Remarquons que la branche anglicane de l'église fonctionne de cette façon et que les jeunes fréquentent en grand nombre ces églises.

En dernier lieu, signalons le manque de coordination au niveau des activités destinées aux jeunes. Si nous comparons encore la situation des églises catholiques à celle des églises anglicanes, l'église catholique a encore du chemin à faire pour intégrer les jeunes. Il faudrait mettre sur

piéd des groupes de jeunes avec des jeunes animateurs qui pourraient ensemble faire des activités visant les jeunes, tout en véhiculant le message chrétien. Ainsi, les jeunes aimeraient revenir à l'Église, parce que ce serait un lieu de rencontre de Dieu et de leurs amis. Un lieu où l'atmosphère est à la fête, à la célébration! Les jeunes pourraient apprendre à mieux se connaître et seraient fiers de dire qu'ils célèbrent la messe plutôt que d'en avoir honte. Comme presque toute une génération est absente de l'église, il ne faut pas attendre que les gens reviennent...il faut prendre des mesures actives pour que les gens prennent goût de nouveau aux célébrations. Il faut aller les chercher. Si nous attendons passivement, la cause est peine perdue.

En conclusion, nous nous rendons compte que les problèmes les plus importants que l'Église doit régler concernent l'acceptation des gens en tant qu'individus égaux et l'ouverture de ses portes aux gens les plus dans le besoin. Si nous revenons au message chrétien de base, aux valeurs fondamentales véhiculées par Jésus et aux commandements de Dieu, rien ne semble pouvoir expliquer l'exclusion des homosexuels ainsi que l'empêchement des prêtres à se marier et aux femmes de devenir prêtres. Ces règles ont été fondées par des humains, et peuvent être changées par des humains. Tant que l'Église reste fondée sur les 10 commandements de Dieu, l'adaptation aux réalités sociales rend l'église plus attentive aux besoins de ses membres. « Aime ton prochain comme toi-même », cette injonction est au coeur du message biblique. Comment alors justement expliquer les nombreuses situations d'exclusion. Nous ne pouvons certainement pas nous attendre à ce que tous les changements nécessaires se fassent d'un coup, mais nous aimerions bien que les prochains évêques et chargés de pouvoirs aient le courage de faire des changements. Si aucun changement ne se fait, l'Église risque de perdre encore d'autres gens.

Note 3 : AA VV, 2002 'Senza Dimora in Italia la situazione in 5 città: Roma, Bologna, Genova, Firenze, Milano', Terre di mezzo, 2002

Note 4 : <http://www.jeunes.gouv.qc.ca/strategie/portrait.htm>

2. Témoignage d'un prêtre qui travaille beaucoup avec les jeunes

Nous partons d'un constat : plusieurs jeunes (18 – 35 ans) ont la foi, mais ne participent pas régulièrement aux célébrations dominicales. Certaines entrevues faites aux dernières JMJ avec ces jeunes ont confirmé ce fait. Et pourtant, ils étaient des centaines de milliers de jeunes à participer à ces rassemblements, dont de nombreux canadiens et québécois. Ils croient et, lors d'un forum-jeunesse tenu en novembre dernier dans le diocèse de Gatineau, ils affirment même que sans une communauté de croyants, ils ne pourront tenir comme disciples de Jésus dans le monde d'aujourd'hui. Et ils ne sont pas aux rendez-vous hebdomadaires des chrétiens. Pourquoi ?

Permettez-nous, à partir de nos rencontres avec des jeunes et d'expériences pastorales, d'apporter notre point de vue. Dans une unité pastorale dans laquelle l'un d'entre nous participe, un groupe d'environ 10 jeunes (garçons et filles) de 15 ans à 24 ans, sous la coordination d'un agent de pastorale, animent depuis trois ans les préparations au premier pardon et à la première communion des enfants de nos communautés. Ils partagent avec chaleur et conviction leur foi aux plus jeunes, et même aux parents, à l'étonnement de ces derniers et à leur très grande satisfaction. Car les enfants sont très bien préparés. Pour ces jeunes, et les enfants, l'important est de vivre une expérience de foi qui les fera grandir dans leur relation à Jésus. Et certains enfants se sentent tellement rejoints par les activités proposées qu'à la fin des sessions, ils demandent de faire partie de l'équipe comme « assistants » pour pouvoir revivre ce contexte de fraternité... souvent à la grande surprise des parents. Ces jeunes participent assez souvent aux messes familiales qui, comme nous l'a dit un grand-papa dernièrement, « ne sont pas des messes normales » parce qu'on y chante des chants gospel, pop - rock... chrétiens. Et on tape des

mains... et on danse... et on est heureux d'entendre la Parole de Dieu, de l'exprimer par un mime, une activité symbolique, etc. et de prendre du temps pour l'intérioriser. Et ça peut durer une heure et quart et très peu de gens quittent avant la fin. Puis, il y a, une fois par mois, un repas-partage qui regroupe ceux et celles qui désirent prolonger la célébration. Un dimanche récent, 120 personnes ont partagé ce que chacune avait emporté, et il y en a eu pour tous. D'autres jeunes filles qui ont suivi ce cheminement ont aussi décidé d'embarquer, et elles ont formé une équipe de 8 qui rassemble les tout-petits une douzaine de fois par année, durant la messe de 11h, dans un autre local pour leur partager la Parole de Dieu à travers des vidéos, des dessins, des jeux...

De cet exemple, nous extrayons quelques traits qui, selon nous, permettent aux jeunes de vivre leur foi aujourd'hui.

D'abord, leur *désir de participer*, d'être « partie prenante » d'un projet, et pas seulement des « assistants ». À un dernier forum-jeunesse, le commentaire que l'un d'entre nous a entendu le plus souvent, c'est que nos communautés sont passives : les gens viennent recevoir, mais ne donnent pas. Dans nos assemblées dominicales, les gens répondent du bout des lèvres et ne chantent pas. Ils ne se reconnaissent pas, et aussitôt que la messe est finie, ils quittent. Pour ces jeunes, la communauté, c'est comme une deuxième famille. Et ils aiment se retrouver avec des plus âgés qui les accueillent et ont le goût de partager leur foi avec eux.

C'est un deuxième trait : *partager sa foi à travers le vécu*, à travers des expériences. Car le jeune veut du concret, et pas seulement des connaissances plutôt abstraites. Ils aiment les témoins, et moins les enseignants. Après une activité, quand ils sont capables de dire : « C'est le *fun*, on a **vécu** quelque chose de trippant ! », on sait qu'ils ont **appris** quelque chose. La dimension « expérience » est capitale dans l'apprentissage. Il ne faudrait pas oublier qu'à l'origine, la foi nous invite à entrer en relation avec quelqu'un, nous met dans une relation de confiance avec quelqu'un.

Une troisième caractéristique, c'est de *proposer aux jeunes des défis* qui exigent un don de leur part. Ainsi, parmi les plus vieux qui animent la

préparation au premier pardon et à la première communion, ils acceptent de laisser leur travail d'été une semaine plus tôt parfois pour venir animer, même si ce qu'on leur donne en compensation est inférieur à ce qu'ils recevraient. Ce sont des jeunes qui souvent prient, lisent la Parole de Dieu et sont capables de la commenter simplement, acceptent de donner gratuitement. Mais ils ne sont pas toujours aux messes dominicales.

Une autre dimension de leur vie de foi, c'est *la joie*. Pour eux, c'est important que vivre sa foi se fasse dans la joie. On est tellement pessimiste autour d'eux qu'ils n'ont pas le goût de retrouver cela dans leur « religion ». Sinon, qu'est-ce que ça nous donne ? D'où la nécessité de célébrer de façon festive, de partager un repas ensemble, de se donner des temps de détente ensemble dans des activités comme celles proposées par le « Jardin du Semeur ». Comme une jeune m'a dit un jour : « La religion ne devrait jamais être obligatoire. » Et nous partageons son opinion.

Pour terminer, nous aimerions rappeler que, si nous voulons que des jeunes continuent chez nous à porter le flambeau de la foi, il sera nécessaire de créer des lieux où ils pourront vivre leur désir de suivre Jésus à l'intérieur même de nos communautés actuelles. Il ne s'agit pas de les intégrer à ce que nous faisons, mais de les laisser vivre leur foi à leur manière dans un contexte d'accueil, d'encouragement, de « mentorship » et de confiance. Cela exige de notre part beaucoup de renoncement, de conversion. Mais il en va, selon nous, de l'avenir des communautés chrétiennes ici.

3. Quelques témoignages de laïcs sur leur perception du rôle de l'évêque.

Un évêque pour moi évoque une personne que l'on rencontre une fois dans sa vie, le jour de sa confirmation. Je sais que l'évêque a la plénitude du sacerdoce c'est-à-dire qu'en plus de confirmer, il peut ordonner les prêtres de son diocèse. Je sais que l'évêque gouverne son diocèse c'est-à-

dire déplace les curés, s'occupe de leur discipline, s'assure que le budget diocésain soit bien géré y compris le patrimoine immobilier. Parfois, il intervient dans des décisions de la société civile comme le mariage des homosexuels, un virement social trop à gauche ou trop à droite, etc... Je n'ai jamais associé l'évêque avec l'enseignement si ce n'est pour répéter dans des lettres pastorales la ligne du parti. Pour recevoir un enseignement stimulant, je me serais tourné plutôt vers les théologiens universitaires ou vers des auteurs d'ouvrages spirituels. Quant à un évêque sanctifiant, l'idée ne m'en serait jamais venue. Certes, j'ai entendu parler de Mgr Romero, de Mgr Helder Camara, mais je n'ai jamais associé mon évêque à un saint homme. Pour moi il est un gestionnaire, un fonctionnaire d'Église, plutôt responsable d'affaires temporelles et qui, jadis, était présent aux grandes fêtes de la société civile. L'évêque a donc certainement un problème d'image auprès de certains laïcs, dont moi-même, chez qui l'image de l'évêque ne correspond que peu à celle qu'en donne le Droit canon.

Jusqu'à l'âge de 26 ans, ma relation avec mon évêque s'est limitée à la connaissance de son nom et du fait qu'il confirmait les enfants de ma paroisse. J'ai obtenu ensuite un emploi dans un petit village arctique et parvint à bien connaître l'évêque, qui pourtant résidait à plus de 350 km de mon village, à Churchill (Man.). Je rencontrai l'évêque dans mon village lors de sa visite annuelle. Chaque fois que mes activités professionnelles m'amenaient à Churchill, j'allais le voir. Il était un homme avenant et aimable, fort respecté de ses prêtres, des Inuits et de la population en général. Malheureusement, j'ignorais le détail de ses activités épiscopales. Retournée dans le Sud, à Toronto, j'ai réalisé que l'évêque du lieu avait des responsabilités vis-à-vis de son diocèse, ses prêtres, ses écoles et ses paroisses, mais ce qu'était la véritable nature de ces responsabilités m'échappait complètement. À Ottawa, ma situation est exactement la même. Quoique je connaisse le nom de l'évêque et, m'a-t-on dit, qu'il est un homme aimable, je n'en savais pas plus. J'ai passé ma jeunesse dans les paroisses, les écoles et les universités catholiques et, à soixante-douze ans, c'est grâce aux efforts d'un groupe de laïcs que j'ai

appris finalement quelles étaient les multiples et lourdes responsabilités d'un évêque, telles que décrites dans le Droit Canon et les documents de Vatican II.

Je suis né à Montréal en 1925, soit 30 ans avant la révolution des années '50-60' alors que l'Église était encore toute puissante et triomphale au Québec. L'Église et l'État ne faisaient qu'un. Les politiciens craignaient le clergé et rien ne se faisait sans son approbation. Un nouveau petit pont ne pouvait être ouvert sans la présence et la bénédiction du Cardinal Villeneuve qu'on surnommait "Kid Kodak" à cause de ses nombreuses photos dans les journaux à l'occasion de différents événements sociaux. L'évêque ne m'est jamais apparu comme le pasteur pour les âmes mais comme un personnage important, étant donné qu'il était toujours assis aux premiers rangs dans les cérémonies civiles et qu'il avait son propre trône dans le chœur! Comme tout l'enseignement était aux mains du clergé, les cours secondaires étaient des «manufactures de moines» vu le recrutement intense. Ce qui explique qu'on en avait suffisamment pour se permettre deux ou trois vicaires sous la domination d'un curé plus ou moins autoritaire qui, lui, devait répondre à l'évêque qui, lui, devait sans doute répondre au cardinal qui à son tour devait s'agenouiller devant le Pape. Je me suis toujours expliqué la promotion de vicaire à curé, de curé à Monseigneur etc. comme une reconnaissance de bonne conduite et de qualités personnelles qui me sont toujours inconnues. Donc, l'évêque était pour moi à mi-chemin dans l'ascension hiérarchique vers le poste de Pape; c'était plus qu'un curé et moins qu'un cardinal. Le Nonce était un genre de pion envoyé par le Pape. J'ai vécu durant mon enfance et adolescence une religion d'infantilisme, où la lecture de la Bible était dangereuse. Tout était rituel. On n'aurait jamais osé nous informer ou discuter du rôle de l'évêque de peur d'un jugement de sa performance. Quel est le rôle de l'évêque aujourd'hui? Je me le demande en les voyant agir en moutons. C'est pourquoi ils m'intéressent peu ou pas.



HOMOSEXUALITÉ : nouvelles pièces au dossier

On ne peut «guérir» l'orientation homosexuelle des Gais

Jean-Claude Leclerc

Publié dans Le Devoir, le 10 août 2009.

L'Association américaine des psychologues soutient que l'homosexualité est naturelle et, surtout, que l'on ne peut la changer.

L'attaque contre un centre d'aide aux gais de Tel-Aviv n'a pas secoué seulement les homosexuels de cette ville libérale. Bouleversés qu'un tel crime survienne chez eux, nombre d'Israéliens sont aussi sous le choc. Les uns s'inquiètent du «climat de violence» et même de «haine» répandu dans le pays. D'autres réproouvent l'intolérance affichée par des groupes religieux. Si l'état de guerre qui perdure dans la région est certes propice aux atrocités, l'homophobie reste cependant un phénomène universel.

Sa persistance est souvent attribuée à des dogmes archaïques, qui tiennent une telle orientation en horreur. De grandes religions, certes, stigmatisent

de moins en moins les homosexuels, mais l'appareil de la justice les persécute encore en plusieurs pays. Même des milieux qui logent à l'enseigne de la modernité, de la science, voire de la laïcité, n'en sont pas exempts. La médecine n'a que récemment écarté le diagnostic de maladie mentale qu'elle portait à ce sujet.

Or, un virage historique vient de survenir aux Etats-Unis. La semaine dernière, l'Association américaine des psychologues (APA) a invité ses 150 000 membres à ne plus dire aux clients qui voudraient changer d'orientation sexuelle qu'un traitement peut y parvenir. Cette nouvelle position scientifique - et déontologique - résulte d'un examen poussé d'études menées depuis 40 ans sur cette question.

Un comité de recherche de l'APA a conclu, en effet, qu'aucune preuve ne démontrait qu'une «thérapie correctrice» (réparative) ou autre tentative pour changer cette orientation sexuelle est efficace. Des professionnels proches de confessions conservatrices soutenaient qu'une telle thérapie existe et donne des résultats. On reprochait à ces conseillers de faire le jeu d'une morale réactionnaire. Ils auront désormais à s'interroger sur la valeur de cette pratique.

Non seulement l'APA met-elle ses membres en garde contre ce «traitement», mais elle leur conseille aussi de ne plus présenter l'homosexualité comme une maladie ou un trouble du développement personnel. Cette position appuyée par sa haute direction ne fera sans doute pas l'unanimité parmi les psychologues. Elle est déjà rejetée, en tout cas, par des milieux religieux. Ainsi, selon *Focus on the Family*, la foi reste, «*un ancrage et un guide*» pour nombre de personnes aux prises avec des problèmes sexuels. Il existe des preuves, déclare son porte-parole, Jeff Johnson, qu'une personne peut changer de conduite, d'identité et d'orientation sexuelle.

Foi et thérapie

L'APA statue que les gens ne peuvent changer leurs attirances fondamentales. « *Ils peuvent les percevoir différemment une fois qu'ils ont modifié leur identité sexuelle*, note Judith Glassgold, la présidente du comité, mais ces attirances ne changent pas. » Que faire alors dans le cas des personnes qui ne peuvent concilier leur foi et leur orientation? Les thérapeutes, conseille-t-elle, peuvent les aider à trouver une voie de sortie. Plus d'une solution serait possible.

Des gens peuvent accepter leur condition, sans vivre leur homosexualité. Certains restent célibataires et conservent leur foi, ou ils trouvent une confession nouvelle, plus ouverte à leur orientation. Ou encore, ils peuvent opter pour une forme personnelle de spiritualité. Mais, quel que soit leur choix, le thérapeute devrait informer ses clients qu'il leur est possible d'avoir une vie heureuse et bien remplie.

On peut se donner une identité qui échappe à son orientation, ajoute le Dr Glassgold. Mais, précise-t-elle, la recherche montre que les efforts pour changer l'orientation sexuelle d'une personne peuvent lui être nuisibles, mener à la dépression et à des tendances suicidaires. Les adolescents sont à cet égard particulièrement vulnérables, note le rapport de l'APA. Ceux qui se sentent rejetés par leurs parents sont les plus sujets aux problèmes de santé mentale.

La déclaration de l'APA va plus loin que la décision, il y a plusieurs années, des psychiatres des États-Unis de biffer l'homosexualité de leur célèbre manuel des troubles mentaux. L'APA soutient que l'homosexualité est naturelle et, surtout, que l'on ne peut la changer. Tenter de le faire serait une erreur thérapeutique, sinon une faute professionnelle. Dans ce pays où une quarantaine d'États interdisent le mariage gai, un mouvement contraire a commencé de se répandre. L'Amérique intégriste perdrait-elle du terrain?

Églises et homosexualité

Des Églises fondamentalistes voient dans l'homosexualité non une aberration de la nature, ni même une perversion sexuelle, mais l'œuvre du «démon». L'APA n'ébranlera guère leur foi dans la chasse aux mauvais esprits. Ainsi, une vidéo montrait sur YouTube un adolescent de 16 ans en convulsion sur le plancher d'une église de Stamford, au Connecticut. Autour de lui, les fidèles intimaient: *«Toi, démon homosexuel, sors de là!»*

Devant les protestations, la vidéo a été retirée. Mais Patricia McKinney, pasteure de cette Eglise, a expliqué que son ministère n'était pas opposé à l'homosexualité. *«Nous ne les haïssons pas. Nous n'avons rien contre eux. Seulement, nous ne croyons pas dans leur style de vie.»*

D'autres Eglises acceptent maintenant des homosexuels dans leur clergé. Et quelques-unes se limitent à les en exclure. Mais partout un net malaise persiste. De toute évidence, il faudra plus qu'un virage psychologique pour expurger les sociétés d'une phobie plusieurs fois millénaire.

La sexualité n'est pas le seul domaine, du reste, où une ignorance persistante continue de faire des victimes. La criminalité, par exemple, reste un terrain fertile, à en juger du moins par les pratiques d'incarcération injustifiées qui persistent aujourd'hui. Mais il y a des raisons d'espérer. Si les psychologues ont vu la lumière aux Etats-Unis, les procureurs de justice peuvent la voir au Canada.



Il y a une évidence insuffisante que les efforts pour changer d'orientation sexuelle réussissent, selon l' A.P.A.¹

Les médecins doivent éviter de dire à leurs clients qu'ils peuvent changer de Gai à normal.

TORONTO - Mercredi, l'American Psychological Association a adopté une proposition stipulant que les professionnels de la santé mentale devraient éviter de dire à leurs clients qu'ils peuvent changer d'orientation sexuelle par une thérapie ou d'autres traitements.

La «proposition au sujet de réponses affirmatives appropriées à la détresse liée au changement d'orientation et les efforts pour réaliser ce changement» avertit aussi les parents, les tuteurs, les jeunes gens et leurs familles d'éviter les traitements d'orientation sexuelle qui voient l'homosexualité comme une maladie mentale, un désordre dans le développement; mais plutôt chercher une psychothérapie, des services de soutien social et éducationnel «qui fournissent de l'information exacte sur l'orientation sexuelle et la sexualité, qui augmentent le soutien familial et scolaire et qui réduisent le rejet de la minorité sexuelle, chez les jeunes.

L'approbation du Conseil des Représentants qui est le corps gouvernant l'APA est venue au cours de son congrès annuel, durant lequel un groupe de travail a présenté un rapport qui a examiné, en partie, l'efficacité de la soi-disant « thérapie réparatrice », ou les efforts pour changer l'orientation sexuelle. (SOCE ou sexual orientation change efforts).

« Contrairement aux prétentions des partisans et des médecins, il n'y a pas évidence suffisante pour appuyer l'usage d'interventions psychologiques pour changer l'orientation sexuelle », a dit la Dre Judith Glassgold, PsyD, présidente du groupe de travail. «D'anciennes études scientifiquement rigoureuses sur le sujet ont trouvé que l'orientation sexuelle ne changerait probablement pas par les efforts entrepris à cette fin. Contrairement aux prétentions de praticiens et partisans de SOCE, des recherches récentes

n'apportent aucune évidence de changement d'orientation sexuelle, car les méthodes de recherche sont inadéquates pour déterminer l'efficacité de ces interventions.» Glassgold a ajouté: «Au mieux, certaines études suggèrent que certains individus ont appris à ignorer ou à ne pas agir selon leurs attirances homosexuelles. Cependant, ces études n'indiquaient pas pour qui cela était possible, combien de temps cela avait duré, ni les effets à long terme sur la santé mentale. Et aussi, ces résultats étaient vraisemblablement moins vrais pour des individus qui avaient toujours été attirés par des personnes du même sexe. »

Sur la base de cet apport, le groupe de travail a recommandé que les travailleurs professionnels en santé mentale évitent de présenter faussement l'efficacité des efforts pour le changement d'orientation sexuelle quand ils ont affaire à des personnes en détresse à cause de leur propre orientation sexuelle ou celle de quelqu'un d'autre.

En 2007, l'APA a nommé les six membres du groupe de travail sur les Réponses Thérapeutiques Appropriées à l'Orientation Sexuelle pour revoir et mettre à jour la résolution de 1997 « Appropriate Responses to Sexual Orientation » et de produire un rapport. L'APA était préoccupée au sujet des efforts en cours pour promouvoir l'idée que l'orientation sexuelle peut être changée par une psychothérapie ou par des approches ayant de mauvaises interprétations de l'homosexualité vue comme un désordre mental.

Le groupe de travail a examiné des articles de journaux de ses pairs écrits en anglais de 1960 à 2007. On y a répertorié 83 études. La plupart des études ont été menées avant 1978, et seulement quelques-unes ont été menées au cours des 10 dernières années. Le groupe a aussi revu la littérature récente sur la psychologie de l'orientation sexuelle.

«Malheureusement, beaucoup de cette recherche sur le changement d'orientation sexuelle contient de sérieuses lacunes de conception, » a dit Glassgold. « Peu d'études pouvaient être considérées solides quant à la méthodologie et aucune des études n'a évalué systématiquement les dommages possibles. »

Quant à ce sujet de dommage possible, le groupe de travail a été incapable d'en venir à quelque conclusion que ce soit quant à l'efficacité et la sécurité des récentes études sur les efforts pour changer l'orientation sexuelle

(SOCE). « Il n'y a pas d'étude méthodologiquement solide qui permettrait au groupe de travail de statuer de façon définitive si oui ou non les efforts pour changer l'orientation sexuelle sont sécuritaires ou dommageables et pour qui, » selon le rapport.

Glassgold a dit: « Sans cette information, les psychologues ne peuvent pas prédire l'impact de ces traitements et doivent être très prudents étant donné qu'une certaine recherche qualitative suggère un potentiel de dommage. Les praticiens peuvent aider leurs clients avec des thérapies qui ne cherchent pas à changer l'orientation sexuelle, mais qui impliquent plutôt l'acceptation, le soutien et l'exploration de l'identité et son développement sans imposer une issue donnant une identité spécifique. »

Dans une partie de son rapport, le groupe de travail a noté que certains clients qui cherchent un changement de leur orientation sexuelle peuvent être en détresse à cause d'un conflit entre leur orientation sexuelle et leurs croyances religieuses. Le groupe de travail a recommandé que les intervenants professionnels en santé mentale doivent traiter ces clients en les aidant « à explorer des sentiers de vie qui correspondent à la réalité de leur orientation sexuelle, qui réduisent les étiquettes associées à l'homosexualité, qui respectent les croyances religieuses du client, et qu'ils regardent de près les possibilités d'une vie religieuse et spirituelle qui soit signifiante et gratifiante. »

Glassgold a ajouté: «En d'autres mots, nous recommandons aux psychologues d'être tout à fait honnêtes au sujet de la probabilité d'un changement d'orientation sexuelle et qu'ils aident leurs clients à explorer leurs suppositions et leurs objectifs en respectant et leur religion et leur sexualité. »

Note : Ce texte est une traduction (traducteur inconnu au moment de l'impression) d'un article en langue anglaise paru le 5 août 2009 sur le site Internet de l'**American Psychological Association**. Les propos émanent du Dr Judith M. Glassgold, Dre en Psychologie, Rutgers University, présidente du groupe de recherche «Appropriate Therapeutic Responses to Sexual Orientation».

Référence : <http://www.apa.org/releases/therapeutic.html> (consulté le 2 octobre 2009.)



Section 3

Spiritualité Spiritualité

La « Retraite du Carnaval »

Alain Ambeault, c.s.v.

*A*cepterais-tu de venir prêcher à Port-au-Prince la retraite du Carnaval, me dit un confrère Haïtien de passage à Montréal? D'abord, je ne suis pas un prédicateur de retraite, lui répondis-je, et veux-tu bien me dire qu'est-ce qu'une retraite de Carnaval? Tradition haïtienne pour les âmes un peu plus religieuses, elle fait contrepoids à ces expansives journées de festivité qui précèdent l'entrée en carême. Ces trois jours carnavalesques font descendre tout le peuple dans les rues de la capitale et, dès les premières notes, les envoutent de l'esprit d'une fête qui ne semble plus avoir de fin. Le peuple danse comme seuls les Haïtiens savent le faire, témoignant ainsi de quelque chose de divin dans le mouvement qui les entraîne. Une question d'harmonie! Dieu créa la musique... et Dieu créa les Haïtiens (ou inversement) et il vit que cela était bon!

Mais alors, disais-je à ce confrère toujours en attente de ma réponse : *pourquoi ne pas laisser toute la place à cette fête populaire? Ne crée-t-elle pas un grand espace de célébration, de rencontre, de joie? C'est ce que vous avez de plus précieux en Haïti : savoir fêter simplement, spontanément; d'un petit peu, savoir créer l'événement.* Justement, me dit-il, il y a des gens qui, en ce temps de fête, veulent découvrir les diverses facettes de cette joie ambiante. « Montée de Pâques, chemin de joie! » : viens faire le Carnaval avec nous! *Tu sais, lui dis-je, moi les fêtes jusqu'à l'aube, ce n'est pas mon fort...!* Alors me dit-il pour finalement décrocher mon *fiat*, fais-nous réfléchir et après cela, laisse-nous aller fêter. Ce sera un Carnaval aux sources de joie multiples!

Au cours des dernières années, j'ai souvent eu l'occasion de me rendre en Haïti. Mes responsabilités au sein de ma congrégation m'ont amené à découvrir ce peuple unique, à lui résister tant et plus et, finalement, à l'apprivoiser au rythme où se déroule son quotidien. Pourquoi tant s'énerver! Quohelet dirait : un jour se lève, le soleil apparaît, la vie reprend et dès le crépuscule des promesses du lendemain pointent à l'horizon. Il pleut; le soleil reviendra! Il n'y a rien à manger; on trouvera bien, si Dieu le veut! Une catastrophe s'abat de nouveau sur nous; l'Éternel nous donnera la force de nous relever et des amis viendront. Nos amitiés n'en seront que plus intenses. J'imagine l'évangéliste Mathieu, calame en main, chapeau de paille bien enfoncé, en train de rédiger, version des Caraïbes, cette parabole: *Ne vous tourmentez pas pour votre vie... voyez les oiseaux du ciel... et les lys des champs.* (Mt 6, 25...)

Contrat bien accepté, j'ai donc décidé de souligner chacun des mots du thème qui m'était proposé et d'en dégager les jalons d'un parcours à faire ensemble. « Montée de Pâques, chemin de joie ». Il y a là matière à carnaval!

Toute expérience spirituelle impose un écart. Voilà ce qu'évoque d'emblée le mot « montée ». Il faut choisir un temps, faire une pause qui nous conduit à l'écart. Mais pourquoi donc le besoin de se retirer? Simplement pour que la parole circule; c'est ainsi qu'on apprivoise le

vouloir de Dieu, que se discerne sa volonté. Lorsque Jésus rassemble ses disciples après leur premier envoi en mission, (Mc 6, 30-32) il leur dit : « *vous autres, venez à l'écart dans un lieu désert et reposez-vous un peu.* » Jésus a besoin d'entendre tout *ce qu'ils avaient fait et enseigné*, nous dit ce texte. Par simple curiosité, certes pas! Dieu créateur présent au cœur de notre monde se révèle dans la parole qui circule, celle qui de l'un à l'autre confirme les traits de Dieu, rappelle ceux de ses préférés, une parole qui engendre et engage. *Au commencement était le Verbe et le verbe était tourné vers Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement tourné vers Dieu. Tout fut par lui et rien de ce qui fut, ne fut sans lui.* (Jn 1, 1-3). Nous sommes des fils et filles du Verbe, des êtres de parole!

Avec ces visages pleins du soleil du sud, j'ai donc entrepris l'expérience de la montagne, une montée exigeante sachant d'ores et déjà que dans un parcours spirituel, c'est la redescente qui est la plus éprouvante. Faire une retraite, c'est à la fois nous distancier du quotidien, nous enfoncer dans notre humanité (notre monde, ses défis, sa réalité à garder bien présents) et laisser notre âme reprendre son souffle. En fait, c'est accepter de relever la tête, d'élever le regard et de permettre à notre spiritualité de nous guider, suggérant un rythme différent. Tout au long de la montée, la musique de la fête nous parvenait aux oreilles nous rappelant l'incontournable lieu du retour.

L'expérience de la montagne, c'est celle d'une double proximité : la radicalité évangélique et la solidarité avec notre monde. En ses mots, Madeleine Delbrêl dit *qu'il nous faut alors éviter de prétendre que nous sommes placés à un endroit d'où nous puissions, chacun, juger la terre entière (1)*. La montagne, c'est le lieu où Dieu n'a jamais été aussi proche et le monde aussi. Voilà que le premier pari est gagné : ce peuple joyeux rend possible l'expérience de la montagne sans jamais avoir l'impression que les pieds nous décollent du sol.

Il s'agit d'une montée de Pâques, ce passage, qui conduit à la résurrection non seulement comme objet de notre foi, source de notre espérance, mais aussi une Pâques qui se traduit en attitudes et en actions concrètes de Dieu

dans nos vies. Une Pâques chrétienne qui ne saute pas trop vite à la conclusion, qui n'occulte pas l'ensemble de la Pâques de Jésus, son abandon total qui, de la table du jeudi, à la croix du vendredi nous introduit au temps de Dieu : *Père, tout est accompli* (Jn 19, 30) *en tes mains, je remets mon esprit!* (Lc 23, 46)

Alors, comment croire à la résurrection à la fin de nos jours si nous ne voyons pas ce qui se passe sous nos yeux, si nous ne nous arrêtons pas à ces résurrections qui illuminent nos jours? Comment croire en cette Pâques de Jésus si nous ne sommes plus des hommes et des femmes qui relèvent la vie tout autour de nous? Joan Chittister dit à propos de la résurrection : *Ressuscité des morts, Jésus faisait de la vie un matériau d'éternité. Jésus transformé nous amène à regarder au-delà de l'évidence, à accepter la présence de Dieu en des lieux inattendus sous des formes imprévues. La résurrection impose le réexamen de l'évidence, la célébration du sacrement de la transformation... À la résurrection, la transformation s'est produite des deux côtés : Jésus a atteint une plénitude nouvelle, oui, mais les gens autour de lui aussi. Une nouvelle vie s'est mise à éclore partout.*(2)

Cette musique que nous entendons jour et nuit, le pas de la danse qui fait vibrer ce sol de misère ne sont-ils pas en train de me rappeler que la résurrection de Jésus se retrouve là, dans les rues, partout où des mains se tendent, se serrent et s'offrent en petits gestes qui disent Dieu vraiment, qui dévoilent Jésus debout, relevé, vivant? Un peuple qui, de petites choses, nourrit une espérance n'est-il pas un grand témoin de la résurrection?

Notre « montée de Pâques » haïtienne révéla la vraie joie. On dit de la route, qu'elle est le chemin formé peu à peu par les traces répétées de ceux qui le suivent; il en va de son sens antique. Alors le chemin de la joie, ce n'est pas qu'une destinée, une promesse, c'est ce lieu de passage, le lieu de la vie, gardienne de la joie promise et offerte. Ce chemin, n'est-il pas le lieu de l'Évangile, là où Jésus a vécu et rencontré tant de gens? Y circule une Bonne Nouvelle parce que c'est le lieu de la vie! Mais alors,

c'est véritablement le lieu de l'Église et, ça change tout dans les rapports entre les chrétiens. Si la Parole doit circuler pour que la joie de l'Évangile se répande, notre Église a besoin de donner la parole, de guérir les muets et de se convaincre constamment que la vérité de Dieu s'accueille dans le silence. L'homme ne parvient à être créateur qu'en écoutant la musique originelle, le silence, dont Bach disait que nul jamais ne pourra l'écrire. « *N'ayez pas peur!* » Quelles paroles Jean-Paul II au moment de recevoir la charge de faire paître son troupeau! Laissons ce cri résonner encore et encore en Église...

Je suis en Haïti. Ce peuple marche du matin au soir. Les chemins, les routes, les sentiers sont les lieux de la vie, parce qu'ils sont les lieux de la rencontre. En marche, le temps n'a pas d'importance. En marche, l'objectif, le lieu d'arrivée se présentera bien assez vite; entre temps, ce peuple a tout son temps. Du matin au soir, la route nous dit la nouvelle.

Finalement, cette joie de l'Évangile, cette joie de Pâques, quelle est-elle? L'audace de Marie aux noces de Cana nous en révélera le secret : Marie va rejoindre Jésus et lui dit : « *Ils n'ont plus de vin!* » Jean-Paul II dira de cette phrase qu'elle exprime le secret le plus profond du cœur de Marie.

Tu mets dans mon cœur plus de joie

que toutes les vendanges et leurs moissons. (Ps 4, 8)

La joie signifie l'enthousiasme, la simplicité, le dénouement intérieur, la libération de tout ce qui empêche la communication réciproque. La joie de l'Évangile, c'est que l'être humain soit un être de parole, de communication, un créateur. Reconnaître le manque de vin dans notre monde, le manque de joie de l'Évangile, c'est retrouver l'homme et la femme isolés, blessés dans leurs désirs, sans espérance parce que, entre eux, la parole ne circule plus. La parole nous conduit toujours vers l'autre. Restreindre, couper la parole, c'est réduire la vie, la déraciner, la faire mourir.

Seule Marie s'aperçoit qu'il manque de vin. Le vin de l'Évangile, la joie de l'Évangile, c'est lorsque tous nos gestes du quotidien, nos paroles témoignent de ce choix amoureux de Dieu fait pour nous en croix. Cette joie relève, comme la résurrection; elle redresse la table du mémorial. Comme Jésus, nous devons aussi sortir de table pour laver les pieds des nôtres. Seule Marie s'aperçoit qu'il manque de vin parce qu'elle l'a en elle; son oui d'origine, renouvelé jusqu'au pied de la croix, lui donne la mission de conduire les préférés de Dieu à sa redécouverte.

La retraite du Carnaval m'aura permis de communier à la mission de notre Église : savoir interpeller, savoir dire : « *Il manque de vin!* ». À l'instar de Marie, oser aussi affirmer : « *Faites tout ce qu'il vous dira!* » Une Église missionnaire selon Cana, c'est une Église qui accepte que tout un chacun puisse répondre joyeusement à l'interpellation : « *Faites tout ce qu'il vous dira!* » Sans exclusion, des gens inattendus se présenteront, cruches en mains, pleines d'une eau pure au goût surprenant. Une Église vivant de la joie de l'Évangile, en est constamment étonnée de la nouveauté de Dieu et, comme à l'aube de la création, elle n'a de cesse d'acclamer combien tout cela est bon.

Le bon vin est sa propre réclame! J'ai rencontré la joie de l'Évangile dans ce paradis encore promis sous le soleil unique des Antilles.

1. La joie de croire, Madeleine Delbrêl.
2. Joan Chittister, Ce que je crois, En quête d'un Dieu digne de foi.

Prière

Faire l'Église du Christ

Une Église où il fait bon vivre,
Où l'on peut respirer, dire ce que l'on pense,
Une Église de liberté.

Une Église qui écoute avant de parler,
Qui accueille au lieu de juger,
Qui pardonne sans vouloir condamner,
qui annonce plutôt que de dénoncer,
Une Église de miséricorde.

Une Église où l'Esprit-Saint pourra s'inviter,
Parce que tout n'aura pas été prévu, réglé et décidé à l'avance,
Une Église ouverte.

Une Église
Où l'audace à faire du neuf
Sera plus forte que l'habitude de faire comme avant.

Une Église
Où chacun pourra prier dans sa langue,
S'exprimer dans sa culture et exister avec son histoire.

Une Église
Dont le peuple dira non pas
« Voyez comme ils sont organisés »
Mais « Voyez comme ils s'aiment ».

† Guy Deroubaix
Évêque de Saint-Denis, France.

Mon parcours intellectuel de croyant

André Naud

Quand il s'agit de ce qui conduit aux portes de la divinité, chaque chemin est unique et deux personnes ne peuvent suivre tout à fait le même parcours. Il semble se jouer dans ce cas quelque chose de l'exclusivité qu'on trouve dans l'ADN et dans le code génétique. Pourquoi alors entreprendre de décrire mon parcours intellectuel de croyant? Certainement, pas par envie de me raconter, car je n'ai jamais cultivé ce goût. Encore moins parce que mon cheminement aurait été soit-disant exemplaire. Il fut mien, tout simplement. Peut-être le goût de cette entreprise m'est-il venu par l'effet du simple désir de faire le point et de vérifier où j'en suis rendu. Pour les choses essentielles dont une vie de réflexion est faite, on ne sait jamais parfaitement où on en est et je dois confesser que ce fut presque toujours mon cas. Peut-être encore une pensée m'habite-t-elle, fût-ce secrètement, celle d'oser espérer que l'histoire de mon cheminement pourrait aider un éventuel lecteur passant par des misères quelque peu analogues à celles que j'ai connues. A-t-on le droit d'encombrer le monde de ses petits écrits, si ce n'est dans l'espoir d'être utile?

J'entreprends de parler de mon parcours intellectuel plutôt que d'un parcours spirituel. Par pudeur peut-être, mais surtout parce que j'estime que le spirituel est d'abord intellectuel. Existe-t-il d'ailleurs une foi sans itinéraire intellectuel? Pour m'en tenir à mon cas, j'ai passé ma vie à essayer de comprendre. Ce qui est une manière comme une autre d'essayer de se comprendre. Et je vois depuis longtemps ma vocation comme étant celle d'essayer d'aider quelques autres à tracer leur

difficile chemin dans la forêt mystérieuse du monde religieux. Bien immodeste vocation, je dois l'admettre.

Même mon parcours intellectuel, je ne l'aborderai que d'une façon limitée. Pas question de raconter l'évolution de ma pensée sur Dieu, sur Jésus de Nazareth, sur la Résurrection, sur l'Eucharistie, sur Marie, sur le sacerdoce, sur ce que devrait être l'enseignement de l'Église en matière de mariage et de divorce, sur le miracle, sur tant d'autres sujets qui relèvent de ma pensée religieuse. Aborder autant de thèmes en peu de pages serait une tâche absolument impossible. Aussi bien, je ne m'intéresserai qu'au parcours de ma manière de croire. C'est bien suffisant. C'est d'ailleurs pour moi le plus fondamental.

Je suis un prêtre qui a été formé dans la plus pure orthodoxie thomiste des années 50. Je n'ai pas à le regretter, puisque je suis sorti de cette orthodoxie. Je suis aujourd'hui très frappé du haut degré de sécurité intellectuelle dans lequel j'ai baigné pendant les trente premières années de ma vie intellectuelle. J'étais satisfait de ce que j'avais reçu et ne songeais à rien d'autre que de transmettre le bonheur intellectuel que je trouvais dans ma foi. C'est sans doute, pour une part, ce qui explique le choix que je fis de devenir missionnaire.

Un parcours intellectuel de croyant est toujours dépendant de quelque choix mystérieux. Je voulais porter au Japon le bonheur que je trouvais dans ma foi, comprise dans le cadre philosophico-théologique que je viens d'évoquer. On ne pourrait me comprendre sans tenir compte de ce que fut pour moi le passage de huit années au Pays du Soleil Levant. Je me demande parfois aujourd'hui si ce n'est pas le Japon, plus que maintes lectures, qui m'a le plus transformé. Mon séjour au Japon me faisait découvrir le pluralisme religieux dont on parle tant aujourd'hui. Il m'obligeait à me poser d'une manière quasi quotidienne le problème du salut des non-chrétiens. Pendant huit ans, le Bouddhisme et le Shinto s'imposaient à mon regard. Il n'est rien de tel

que le contact avec la religion des autres pour apprendre à situer ses propres croyances dans des perspectives neuves. Comme le pluralisme religieux nous rejoint tous désormais d'une manière tout à fait inédite et comme il interpelle désormais chacune des consciences, je pense avoir rapporté de mon séjour au Japon infiniment plus que ce que j'ai laissé en ce pays.

On me destinait à l'enseignement au Grand Séminaire de Fukuoka, ville importante du Kyushu. On aurait pu me demander de me spécialiser dans les aspects sociaux de la foi chrétienne; cela aurait été mon premier choix, car je rêvais alors de catholicisme social en même temps que de tant d'autres choses. On aurait pu me demander de me spécialiser en théologie morale, ou en exégèse des Saintes Écritures, ou en droit canonique: mon parcours intellectuel de croyant aurait alors été tout autre que ce qu'il fut. Pour remplir un besoin de la maison d'enseignement à laquelle on me destinait, on opta pour la philosophie. Ce que je vais raconter, c'est l'histoire d'un philosophe transformé en théologien. Ceci n'est aucunement dit pour me plaindre, ni de ce que je fus ni de ce que je suis devenu.

Il y a beaucoup de hasard dans les chemins intellectuels qu'on parcourt. Voici une autre illustration de cette pensée. Je cherchais un sujet pour ma thèse de doctorat en philosophie. À la suggestion d'un confrère, j'entrepris de me mêler de la controverse qui sévissait alors autour de la notion de philosophie chrétienne. Un débat faisait rage depuis vingt ans, opposant entre autres les historiens de la philosophie Henri Bréhier et Étienne Gilson, mais opposant également entre eux nombre de thomistes: y a-t-il ou non une telle chose qu'on pourrait appeler la philosophie chrétienne? Vingt ans plus tard, je n'aurais pas choisi ce sujet: le débat s'était éteint et, bien que la question ne fût point résolue, on ne trouvait plus guère de véritables combattants. Ainsi vont les grands débats intellectuels et les parcours qu'ils suscitent!

Le choix que j'ai fait dans les années 50 m'a plongé dans le bain de l'immense question des rapports entre foi et raison. Je n'en suis plus jamais sorti. Mais on verra que, comme Héraclite, je n'ai jamais nagé tout à fait dans les mêmes eaux, si tant est que j'y ai été plongé deux fois de la même manière. J'invite en passant le lecteur à ne pas oublier qu'il est, lui aussi, plongé dans le bain de cette immense question, accompagné par nul autre que le pape Jean-Paul II, comme le montre bien son encyclique *Foi et raison*. Les eaux dans lesquelles nage Jean-Paul II sont-elles celles dans lesquelles il baignait avant de devenir pape, ou sont-elles plutôt des eaux vraiment pontificales? C'est là une considérable question dont je ne traiterai pas ici.

Le traitement que j'ai donné à la question que je me posais en 1954 était des plus classiques. Il était thomiste, conformément à la formation reçue, même si je critiquais les positions d'Étienne Gilson et de Jacques Maritain, alors tous deux grands prêtres du renouveau thomiste. J'avais constaté qu'ils exagéraient, chacun à sa manière, l'apport de la foi à la réflexion philosophique. Je tenais à être indépendant, même de ces deux importants philosophes. À distance, je constate que je l'étais relativement peu, comme cela se produit si souvent quand on ne fait que sortir de l'enfance et de l'adolescence.

Après quelques années d'enseignement, deux découvertes conjuguées s'installent dans mon esprit. Elles ne cesseront jamais plus de me hanter. Il me semble que les thomistes font de la mauvaise philosophie, tout comme il me paraît que j'ai été initié à une mauvaise théologie. Question de méthode, dans les deux cas, car il n'est pas question pour moi de dénigrer ou de rayer d'un trait tout ce que j'ai reçu dans les enseignements qu'on m'avait donnés. Peut-être faudrait-il citer ici, en passant, ce mot de Nietzsche que Jean Guitton mettait en exergue à l'ouvrage qu'il intitulait *Le travail intellectuel*: «Les vérités les plus précieuses sont celles que l'on découvre en dernier lieu; mais les

vérités les plus précieuses, ce sont les méthodes.» Mauvaise philosophie: on laisse trop une foi, assumée et aimée, dominer la route à suivre et déterminer à l'avance où l'on ira. Mauvaise théologie: on fait quelque chose d'hybride qui sert mal le dessein. Dans ce dernier cas, la célèbre formule présentant la philosophie comme étant la principale auxiliaire de la théologie («*philosophia ancilla theologiae*») me paraissait en cause. Assez tôt en effet, je m'étais rendu compte que ce n'est pas tellement la philosophie qui devrait être servante de la théologie mais plutôt l'histoire, l'histoire sous ses diverses formes, avec ses requêtes et ses enseignements propres. N'est-ce pas principalement la connaissance de l'histoire qui est exigée pour accéder à une correcte intelligence du judaïsme, de la pensée chrétienne dans ses enracinements et ses développements multiples, de l'ensemble de la pensée religieuse? On le voit: d'un point de vue épistémologique, j'étais intellectuellement malheureux. Pour qui veut comprendre et se comprendre, y a-t-il malheur plus grand qu'un malheur épistémologique? Mon malheur ne fera que s'accroître. Sans jamais être tout à fait le même, comme on le verra.

Le Concile Vatican II fut pour moi une sorte d'interlude. Il serait inutile de raconter en détail l'occasion qui m'y a amené. Il suffira de dire que ce fut un papier destiné au cardinal Léger portant justement sur la place exagérée accordée au thomisme dans un document qu'on avait préparé à Rome en vue du Concile. C'est à partir de ce moment et de quelques autres travaux que le cardinal Léger décida de m'adjoindre à Mgr Pierre Lafortune comme conseiller, puis demanda en février 1963 que je sois reconnu comme «expert» au Concile. À ce titre, je fus naturellement associé aux travaux de la Commission doctrinale dont l'Archevêque de Montréal avait été élu membre. C'est à partir de ce moment aussi que le philosophe en moi se mua en théologien. Si toutefois je puis m'accorder un titre si ambitieux. Du même coup, le problème de la philosophie chrétienne devint de plus en plus pour moi

celui de la théologie chrétienne, plus spécialement celui de la théologie catholique.

Avec le Concile, de grandes espérances étaient permises et une espèce de bonheur éphémère se mit à m'habiter. De toutes les manières possibles, l'Église entra en dialogue avec «les autres»: œcuménisme, dialogue avec les juifs, dialogue interreligieux, dialogue avec l'incroyance, par-dessus tout dialogue avec «le monde de ce temps». L'occasion m'était offerte de réfléchir avec cet esprit d'ouverture, et de le faire dans un autre cadre que ce que j'estimais être l'impasse néo-thomiste. Souci épistémologique oblige, inutile de souligner que j'en suis venu à m'intéresser d'une manière tout à fait particulière à l'immense question des rapports entre Écriture et Tradition, auxquels termes s'ajoutait forcément le Magistère. Le traitement qu'on donnait à cette grande question ne me satisfaisait guère.

J'ai parlé d'interlude. Tout compte fait, ce fut un interlude rassurant: en ces années, les raisons d'être réconforté ne manquaient pas, les promesses étaient grandes et je me retrouvais plutôt à l'aise dans l'Église, y compris quand je la considérais comme une institution bien humaine. Bonheur mixte, bien sûr, comme c'était le cas pour tous ceux qui participèrent à ce grand Concile, où les progrès désirés ou souhaités ne furent jamais complets et rarement très clairement acquis. Le Concile m'avait fait expérimenter les joies et les avantages mais aussi les misères et les limites de la pensée collective. J'en sortais bardé d'une étrange sorte d'espérance - une espérance circonspecte.

Les déceptions allaient pleuvoir, les unes après les autres, interminablement. Déjà, avec le premier synode romain, je devais m'apercevoir qu'on revenait au goût de condamner les «erreurs qui serpentent» comme on disait alors, oubliant l'important mot d'ordre en sens contraire que Jean XXIII avait donné dans son discours d'ouverture pour le Concile.

Deuxième déception: *Humanae vitae*, cette encyclique où l'esprit de la collégialité ne trouvait aucune place, où la voix et la pensée des laïcs recevaient si peu d'écho, où le dialogue avec le monde et sa réflexion se réalisait si mal. Puis la plupart des synodes, si mal structurés, si peu féconds, si incapables de répondre aux aspirations et aux besoins, souvent très différents et même contradictoires, des Églises des diverses régions du monde. Puis, plus récemment, les limites imposées à la légitime liberté des intelligences, notamment par la décision de faire que la profession de foi, cet acte si solennel et si engageant, s'étende plus que jamais à tant et tant de points de doctrine. Puis le cumul des certitudes, l'extension étonnante donnée à l'idée d'infailibilité. contre la pensée du Concile Vatican I lui-même, le goût exagéré et d'ailleurs nouveau des enseignements «définitifs». Puis, malgré l'intérêt que constituait la reconnaissance des erreurs du passé, l'incapacité à reconnaître celles qui perdurent dans le présent et dont le présent est encore plein. Je pense surtout ici, bien sûr, aux regrets exprimés concernant l'Inquisition. De son côté, le monde théologique révélait son incapacité chronique de revoir autant qu'il faudrait les grands critères qui permettraient de discerner ce qui s'impose avec rigueur à la foi elle-même de ce qui doit se contenter d'un degré d'incertitude plus ou moins élevé. À distance, même l'effort fait par Vatican II pour mieux dire ce qu'on peut entendre par l'inerrance biblique paraissait plus que timide, difficile à comprendre et à interpréter, peut-être. carrément dérisoire, si tant est que l'ensemble des fidèles puisse même s'apercevoir que cet effort existât. Pourquoi ne pas l'écrire crûment, j'en suis venu à estimer que le véritable esprit du Concile a été et demeure trahi. À moins que ce ne soit le Concile lui-même qui n'aurait pas eu le courage d'être clair. Ce qui ne simplifierait pas les choses...Comment résumer ce qui s'était passé et ce qui se passait ? J'étais devenu théologien, mais un malheur épistémologique nouveau et plus grand que jamais m'atteignait. En témoignent livres et articles que je n'ai pu m'empêcher de commettre.

Des lecteurs pourraient penser que l'histoire de mon parcours intellectuel de croyant s'arrête ici. Ils estimeraient alors que je ne suis que l'un de ces nombreux croyants déçus de l'après-Concile, ou l'un de ces incapables de soumission qui ne veulent pas suivre le Pape dans l'unique interprétation légitime de Vatican II. Ils se tromperaient, car mon histoire intellectuelle de croyant ne s'arrête ni ici, ni de cette manière. Un bonheur m'est enfin venu.

C'est à Simone Weil que je dois ce bonheur. Comment se fait-il que mes longs et parfois douloureux chemins aboutirent à elle ? Je ne sais. Depuis longtemps comme tant d'autres, j'avais lu cette jeune philosophe et cette grande mystique chrétienne. J'avais lu et relu ses propres ouvrages et ceux qu'on avait colligés à partir de quelques-unes de ses lettres et des notes dont elle avait parsemé ses précieux Cahiers. J'avais été séduit par l'inimitable générosité de sa vie et par l'exceptionnelle concordance entre ses engagements et sa pensée. Toutefois, il semble bien que j'étais porté à la considérer comme une personne à la frontière de la foi, comme une chrétienne plus ou moins « achevée », à cause notamment des nombreuses difficultés qu'elle soulevait en regard de certains enseignements de l'Église; à cause aussi de sa longue résistance à recevoir le baptême, ce sacrement initiatique dont on sait maintenant avec certitude qu'elle le reçut. Je me nourrissais un peu de ses réflexions et de son esprit, mais je n'aurais jamais pensé qu'elle me fournirait la réponse à la grande question que je me posais depuis toujours, celle des rapports qui doivent relier foi et raison ou, pour mieux dire avec elle, foi et intelligence. Quelqu'un pourrait soupçonner que les pensées qui furent siennes sommeillaient en moi, y dormaient tranquillement peut-être. Certes, mais il aura fallu le choc d'une rencontre plus sérieuse avec la claire et ferme pensée de cette femme extraordinaire pour que je trouve enfin ce bonheur épistémologique dans ma foi que je recherchais depuis toujours sans jamais le trouver.

Est-il possible de dire en peu de mots la substance de ce que Simone Weil m'enseignait pour que j'accède à ce bonheur? Peut-être, car il s'agit d'une pensée simple et dénuée de subtilités inutiles. Il s'agit d'une pensée claire, pour tout dire. Cette pensée est un dépassement de la théologie, de celle que je connaissais et pratiquais, de celle qui se pratique assez communément et dont maints documents magistériels sont pleins. Elle est un dépassement de la philosophie, telle que nous la connaissons aussi. Elle n'est pas un savoir, tel que celui qu'on trouve dans ce qu'on appelle la science. Elle est une pensée plutôt, pour employer le mot plein de modestie que Simone Weil utilisait elle-même. Elle est une manière de penser dans la foi. Elle est une pensée sur la manière de penser dans la foi.

De l'aveu de Simone Weil elle-même, cette pensée vise deux objectifs, mais elle les vise simultanément et sans qu'on puisse détacher l'un de l'autre. Elle veut libérer l'intelligence et elle veut l'inspirer. Elle la libère par une formule explicite d'une redoutable portée épistémologique: il ne faut pas imposer les dogmes à l'adhésion inconditionnelle des croyants. Elle veut inspirer l'intelligence en proposant que les dogmes sont faits pour qu'on les contemple avec une extrême attention, dans l'attente confiante d'y trouver la Vérité et dans un esprit de prière. Cette double visée est exprimée par Simone Weil à maintes reprises dans ses Cahiers et dans ses diverses lettres, mais surtout dans sa Lettre à un religieux. C'est cette double visée qui me séduit; elle définit les deux versants inséparables d'une pensée sur la manière de penser dans la foi.

Commençons par la première visée, celle qui affirme la totale liberté de l'intelligence devant les dogmes. On admettra que ce que propose Simone Weil est une véritable petite révolution. Que signifiait sa particulière séduction pour moi? Ces mots changent-ils quelque chose? Si oui, que changent-ils?

Ils ne changent pas la foi. J'étais ce qu'on peut appeler un croyant chrétien. Je le suis encore. Simone Weil l'était. J'aime d'ailleurs la clarté et la simplicité de la profession de foi qui était sienne quand elle écrivait dans son dernier texte: «Je crois en Dieu, à la Trinité, à l'Incarnation, à la Rédemption, à l'Eucharistie, aux enseignements de l'Évangile.» Quel magnifique court *credo*! Le lecteur comprendra que je me situe de la même manière que Simone Weil en face des objets qu'elle énumérait. Certes, elle aurait pu ajouter à sa liste: je crois à la Résurrection. Elle y croyait en effet, puisqu'elle parlait avec tant d'aplomb de la Présence réelle de Jésus dans l'Eucharistie. Ce qu'il y a de particulier chez elle, c'est qu'elle ne croyait pas à la divinité de Jésus à cause de la Résurrection, contrairement à saint Paul et à Pascal. La raison en est simple: elle était peu encline à croire aux miracles. Sa foi était plutôt fermement fondée sur la beauté intrinsèque de la doctrine chrétienne. Manière fort valable de fonder sa foi, soit dit en passant. Elle fut presque toujours la mienne, et elle demeure celle que je préfère aujourd'hui encore. Irrésistible attrait de ce qui se présente comme beau!

Qu'est-ce que ma dernière rencontre avec Simone Weil a changé en moi? Non pas la foi, mais la manière de croire. J'ai compris que ma foi était et pouvait être libre, de part en part. J'ai compris qu'elle devait l'être. J'ai compris que l'intelligence ne peut vraiment se soumettre à aucune autorité extérieure, qu'il est de sa nature de réclamer une autonomie plénière. Certes, je pensais cela confusément depuis longtemps; j'en vivais peut-être. J'aimais dire et j'avais écrit, reprenant une formule traditionnelle qui remonte aussi loin qu'à saint Augustin: «on ne croit qu'en Dieu». Avec Henri de Lubac et une longue tradition, j'avais souvent souligné qu'on ne doit pas croire en l'Église, mais à l'Église, un peu comme on croit à la Résurrection. Le lecteur perçoit certainement l'importance de ce choix de vocabulaire. Grâce à la réclamation que Simone Weil faisait d'une totale liberté de

l'intelligence, cette formule traditionnelle prenait désormais pour moi une dimension nouvelle, peut-être même un sens nouveau, une sorte de radicalité. Dans son document sur la liberté religieuse, Vatican II avait souligné la liberté de la foi, mais sans cette clarté qui me frappait désormais.

Je comprenais mieux que jamais qu'il faut avoir des raisons pour croire. Je comprenais que cette exigence doit rentrer dans la définition de ce qu'est la foi, sans quoi la dignité de l'intelligence et la dignité de la foi ne seraient ni reconnues ni respectées. Je comprenais que, y compris dans les choses qui concernent Dieu lui-même, il faut aller au bout des requêtes propres à l'intelligence. Je comprenais que ce n'était pas cela verser dans le rationalisme: j'aurais d'ailleurs trouvé ridicule qu'on classât Simone Weil parmi les rationalistes, elle qui avait si peu peur du mot «surnaturel». Je comprenais qu'on ne doit croire que ce qui est croyable. Je comprenais qu'on ne peut se dispenser de se dire ses motifs de croire. Et je comprenais que cela vaut pour tous les articles que l'on confesse dans sa foi.

Comme Simone Weil le voulait au moment où elle devint chrétienne, j'avais toujours pensé d'instinct qu'on ne doit pas ajouter trop de précisions au contenu de la foi. J'avais été comme elle obligé de démêler ce qui est véritablement dogme de ce qui ne l'est pas: inextricable tâche, plutôt! Une certaine pudeur m'avait toujours paru une nécessaire vertu intellectuelle, tout particulièrement quand il s'agissait des propos et des discours qu'on tient sur Dieu. Je savais comme elle que l'Église s'est parfois trompée. Peut-être même que cela lui est arrivé assez souvent et peut-être que cela lui arrive encore, aujourd'hui même. Grâce à l'expérience du dernier concile, j'avais appris à comprendre comment se fabriquent les pensées dont d'aucuns voudront ensuite faire des dogmes; j'avais fait l'expérience des avantages mais aussi des limites de la pensée collective dans l'Église. Je savais tout cela, mais je n'avais jamais pensé et je n'avais jamais osé

penser qu'on puisse dire et qu'on doive dire: les dogmes ne sont pas faits pour qu'on y adhère, ils sont faits pour qu'on leur accorde cette sorte d'attention que Simone Weil a si bien décrite.

Il faut que je m'arrête à ce dernier point, car il est l'autre visée ou l'autre versant d'une pensée indivisible, comme je l'ai souligné. J'ai parlé d'un bonheur jamais autant éprouvé. Ce bonheur n'était pas causé par la seule idée d'une liberté mieux que jamais exprimée. Il venait aussi d'une manière nouvelle de concevoir les rapports que l'intelligence doit avoir avec les objets de la foi et avec ceux qui en sont à un titre particulier les gardiens. J'ai découvert en effet que la modestie, cette vertu intellectuelle à laquelle j'aspire, est tout à fait compatible avec la revendication d'une liberté absolument totale, celle-là justement qui fait dire que les dogmes ne sont pas là pour qu'on y adhère. Il faut que j'explicité un peu ces choses.

On n'en finirait plus de montrer la modestie intellectuelle de Simone Weil. On a souvent mal compris ou mal interprété sa méfiance envers l'Église, qu'elle identifiait parfois au «gros animal», utilisant cette expression dont se servait Platon pour dire les limites de la pensée collective. Simone Weil n'était aucunement portée vers le solipsisme. Elle était convaincue qu'il faut chercher et penser avec les autres. C'est pourquoi elle interrogeait et discutait tellement. C'est pourquoi elle acceptait d'être aidée et cherchait constamment conseil. Elle savait l'importance de l'enracinement, donc de l'accueil de la grande tradition. Elle savait notre devoir de discerner, dans la grande tradition, ce qui est or pur de ce qui n'est que vil métal. Elle était gagnée au Christ, mais elle voulait extraire de toute autre source, y compris religieuse, ce qui pourrait l'aider à mieux comprendre.

La tentation de tout extraire d'elle-même ne lui serait jamais venue à l'esprit. Son amour de l'Église était plus grand que ce qu'elle en dit. Et ce qu'elle en dit pour se méfier, ne le disons-nous pas nous-mêmes

maintes fois? On peut comprendre son amour de l'Église à ses comportements plus encore qu'à ses paroles. Mais ses paroles nous le disent aussi, pour qui veut les entendre. C'est bien elle qui a écrit: «La fonction de l'Église comme conservatrice du dogme est indispensable.» Elle ne craignait pas de reconnaître le rôle du magistère de l'Église et même le rôle indispensable des dogmes dont elle écrivait pourtant qu'ils ne sont pas là pour qu'on y adhère. Certes, elle n'aimait pas qu'on adhère aux dogmes et aux enseignements de l'Église trop facilement, mais elle voulait qu'on leur porte la plus grande attention, qu'on cherche à les comprendre, qu'on ne les récuse ni trop vite ni même sans crainte. En tout cela, n'a-t-elle pas raison? Elle abordait les dogmes avec un sérieux qu'on ne trouve pas souvent chez ceux qui réclament facilement qu'on y adhère. Elle estimait que la foi est surnaturelle. Elle savait que la foi est une grâce. Craignant une sorte d'influence indue apparentée à la suggestion, elle n'aimait pas que la prière soit mêlée au travail de l'intelligence, mais elle voulait aussi que les dogmes parlant de Dieu soient regardés avec amour et dans une sorte d'attente confiante. Elle s'exprimait à elle-même ses raisons de croire et il n'y avait rien dans ces raisons qui soit entendu d'avance. Elle savait pourquoi elle croyait à la Trinité. Sa vision de la Présence réelle dans l'Eucharistie devrait devenir classique. Je ne puis m'empêcher de la citer:

« Les mystères de la foi catholique ne sont pas faits pour être crus par toutes les parties de l'âme. La présence du Christ dans l'hostie n'est pas un fait à la manière de la présence de l'âme de Paul dans le corps de Paul [...]. L'Eucharistie ne doit donc pas être un objet de croyance pour la partie de moi-même qui appréhende les faits. Là est la part de vérité du protestantisme. Mais cette présence du Christ dans l'hostie n'est pas un symbole, car un symbole est la combinaison d'une abstraction et d'une image, c'est quelque chose de représentable pour l'intelligence humaine, ce n'est pas surnaturel. En cela les catholiques ont raison, non les protestants. Seule la partie de soi-même qui est faite pour le

surnaturel doit adhérer à ces mystères. » (La pesanteur et la grâce, p. 148)

Il y avait chez Simone Weil une manière vraiment originale d'accueillir l'enseignement de l'Église et de son magistère. Elle voulait certainement qu'on l'accueille sans conformisme facile, car c'est bien elle qui avait écrit: les dogmes ne sont pas faits pour qu'on y adhère. Mais elle voulait aussi qu'on accueille l'enseignement de l'Église en esprit d'attente et de confiance, avec une grande attention. Elle n'aimait pas, comme tant d'autres et comme moi, le mot «infaillible». À ce sujet, elle écrivait d'une manière délicieuse: «L'Église ne semble pas être infaillible; car en fait elle évolue.» Elle savait que l'Église n'a souvent qu'une fidélité relative à la pensée et aux enseignements de Jésus. J'ai admiré qu'elle ose même écrire: «L'Église n'a vraisemblablement pas parfaitement rempli sa mission de conservatrice de la doctrine. Il s'en faut de beaucoup. Non seulement parce qu'elle a ajouté des précisions, restrictions et interdictions peut-être abusives; mais aussi parce qu'elle a presque certainement perdu des trésors.» (Lettre à un religieux, p. 73) Je retiens avec gratitude qu'elle pensait que c'était même le cas pour bien des aspects de ce qu'on trouve dans l'Écriture, expliquant par là le caractère incompréhensible de maints passages.

La mise en œuvre de la pensée de Simone Weil exigerait une importante modification de la manière d'enseigner dans l'Église. Cette jeune chrétienne en était consciente et elle espérait cette modification de tous ses vœux. Sans doute parce qu'elle était convaincue de n'en avoir pas la mission, elle n'est pas allée loin dans l'entreprise de préciser ce que devrait être cette nouvelle manière d'enseigner. Celle-ci n'aurait pas éliminé toute certitude, bien au contraire, car Simone Weil faisait siennes les grandes visées de la foi chrétienne. J'ai rappelé plus haut l'admirable profession de foi de son dernier texte. Dans ses Cahiers, elle ne craignait pas d'écrire: «Je suis tout à fait sûre qu'il y a

un Dieu ... » Y a-t-il d'ailleurs une foi digne de ce nom, qui ne soit habitée de quelques certitudes? Ce qui lui déplaisait, c'était le trop grand cumul de précisions «dont l'Église a cru devoir entourer les mystères de la foi» avec la volonté de les imposer aux intelligences. Ce qui lui déplaisait encore, c'était une certaine propension du magistère de l'Église à enfermer dans ses propres mots les grands mystères; c'était la trop dure condamnation de ceux qui n'adhéraient pas à tous et chacun de ses enseignements; c'était cette espèce de goût immodéré pour une orthodoxie de catéchisme; c'était l'impression trop souvent donnée d'avoir toujours possédé et de posséder encore toute la vérité et rien que la vérité.

Simone Weil n'a pas vécu assez longtemps pour connaître le discours que Jean XXIII a prononcé lors de l'ouverture du Concile Vatican II. Au moins partiellement, ce discours aurait pu apporter réponse à ses aspirations. Pourrons-nous admirer un jour une attitude magistérielle allant au bout de l'esprit qui y était suggéré? Tant que ce jour-là ne sera pas venu, mon bonheur épistémologique ne saurait être complet, car je crois avec Simone Weil que les trop nombreuses certitudes de l'Église éloignent du Christ et de la foi. Pour l'instant, je me réjouis du moins du bonheur partiel et tardif qui me vient, celui d'avoir enfin accédé à la bienheureuse manière de croire qui est désormais mienne. Ce bonheur partiel et tardif, je le dois à cette chrétienne qui tenait à être totalement libre dans l'exercice de son intelligence, tout en étant modeste devant le mystère de Dieu autant qu'on peut l'être. Quelle merveilleuse rencontre j'ai finalement faite dans mon parcours intellectuel de croyant!

Note : A. Naud, « Mon parcours intellectuel de croyant », dans R. Bergeron, G. Lapointe et J.C. Petit, dir. *Itinérances spirituelles*, Montréal, Médiaspaul, 2002 , p. 199.

Section 4

Vie du Réseau Vie du Réseau

Assemblée générale - 21 octobre 2008

Ce Dieu dissident de dieu

« On ne grandit bien que pour ceux dont on est aimé. Ce dont nous sommes reconnaissants à un être qui nous aime, c'est qu'il a su croire assez en nous pour que nous osions être avec lui tellement meilleurs, tellement plus tendres, plus vulnérables, plus généreux que nous ne l'aurions été avec nul autre. Aimer un être, c'est lui adresser l'appel le plus fort et le plus impérieux, c'est émouvoir en lui un être caché et muet. »

Ce texte de **Louis Évely** m'a mis au monde à l'aube de mes 20 ans et j'en ai fait mon inspiration quotidienne. Reçu d'une amie, j'y ai vu immédiatement (et j'y vois toujours) l'humble prophète de Nazareth au travail pour que se lève en chacun et chacune de ceux et de celles qu'il rencontrait cet être caché et muet dont parle Évely. Je l'ai associé à mon baptême, il m'a fait penser à l'Église, « ce sacrement du Christ qui continue de guérir et de réconcilier. » (Bernard Haring) Je suis reconnaissant à mon Église de m'avoir donné, il y a longtemps cependant, le goût d'être meilleur, plus tendre, plus généreux, plus vulnérable. Mais elle ne réussit plus à le faire... depuis longtemps. Elle ne réussit plus à m'émouvoir, à me toucher, à me faire lever. Plusieurs y réussissent, pas elle, l'institutionnelle, l'officielle, celle qui parle en notre nom. Avec des textes, des discours, des liturgies, des prières, par les autorités qui la gouvernent et qui pavanent sur la place publique, elle dit m'aimer et nous aimer tous et toutes de cette planète, elle dit croire en nous peuple de prophètes, de prêtres et de rois. Mais ça ne passe plus! Je le regrette. Je deviens bleu.

Autour de moi je vois beaucoup d'hommes et de femmes blessés par ses lois et ses prises de position, exclus, ignorés, négligés. J'entends beaucoup d'hommes et de femmes en colère contre cette institution, insatisfaits de son écoute, confondant souvent son discours avec les paroles de l'Homme de Nazareth. Je sens des hommes et des femmes en quête des paroles de la vie éternelle et en total désaccord avec l'interprétation qu'elle en donne. Et autour de moi je vois plusieurs chrétiens et chrétiennes devenir dissidents et créateurs, résistants et toujours désireux de communion avec elle, se faire proches des joies et des espoirs, des tristesses et des angoisses des hommes et des femmes de ce temps, des pauvres surtout et de tous ceux et celles qui souffrent. Je reprends espoir. Je deviens vert.

Le Forum André-Naud, né dans la douleur en février 2006, a fait ses premiers pas officiels le 15 novembre 2006. Dans la joie, il est devenu le Réseau des Forums André-Naud pour favoriser l'engagement de chaque forum local dans sa région tout en cherchant la concertation de tous les membres des différents forums, et il tiendra sa 4e assemblée générale annuelle

le 28 octobre 2009.

Au cours de cette journée (9h30 à 18h30) à La maison de la Madone (Cap-de-la-Madeleine), les forums locaux liront des manchettes de leur région pour permettre à Francine Robert et Raymond Gravel de voir avec les participants et participantes jusqu'où notre Dieu dissident de dieu souhaite que nous allions dans nos engagements et parfois notre dissidence.

Le coût de participation à cette 4^e assemblée générale est de \$25 (incluant les 2 repas) et celui du renouvellement de l'adhésion au RFAN (comme membre) est aussi de \$25 : ces coûts pourront être acquittés lors de l'accueil à La maison de la Madone.

Dans le Bulletin numéro 12 du Réseau des Forums André-Naud que les membres, les sympathisants-es et les abonnés-es reçoivent, les échos de cette assemblée seront nombreux.

André Gadbois
Membre de l'exécutif

Assemblée générale - 21 octobre 2008

Horaire

- 9h30 : accueil et inscription
- 10h00 : mot d'ouverture par Claude Lefebvre
- 10h10 : moment de prière
- 10h20 : manchettes locales (régionales)
- 10h40 : intervention de Francine Robert suivie d'un buzz
- 11h20 : intervention de Raymond Gravel suivie d'un buzz
- 12h00 : repas
- 13h15 : travail en ateliers mixtes : « Où nous mène ce que nous avons entendu? »
- 14h00 : remontée
- 15h00 : pause
- 15h15 : commentaires, suites locales et en réseau, convergences, décisions, propositions, orientations communes,...
- 16h00 : bilans, rapport financier et prévisions budgétaires, politique de communication, site, Bulletin, logo.
- 17h00 : le traditionnel mousseux
- 17h30 : souper

Animation : Céline Girard en avant-midi et Michel Nolin en après-midi.

Kiosque des **Librairies Paulines**.

Votre **comité exécutif**:

Rachel Deslauriers, André Gadbois et Denis Normandeau.

FICHE D'INSCRIPTION
POUR LE RÉSEAU DES FORUMS ANDRÉ-NAUD

Membre : tout baptisé, toute baptisée, engagé dans les activités de l'Église.

1^{ère} adhésion (\$50) Cotisation régulière (\$25)

Sympathisant/sympathisante (Soutien; bulletin inclus). (\$50)

Abonné/abonnée à l'information (Bulletin seulement). (\$25)

NOM: _____ PRÉNOM: _____

ADRESSE: _____

VILLE: _____ CODE POSTAL: _____

TÉLÉPHONE: _____

COURRIEL: _____

FONCTION: _____

LIEU (paroisse, institution) _____

Indiquez votre choix :

Membre : Sympathisant/sympathisante : Abonné/abonnée

Date de l'inscription : _____

Signature : _____

Chèque au nom du : **Réseau des Forums André-Naud**

1015, rue St-Donat app. 3, Montréal H1L 5J6

Contributions financières

Les membres contribuent par un montant de \$50 la première année et \$25 (ou plus si désiré) les années subséquentes.

Cette contribution vaut pour la période qui inclut une Assemblée générale annuelle (AGA) jusqu'à la veille de l'AGA suivante. Les membres inscrits après le 15 novembre 2008 ne devront payer une nouvelle contribution que la veille de l'AGA de 2010.

Par l'expression «la veille», on peut entendre les mois de septembre et octobre.

La contribution financière ne pas être un obstacle au membership. Les personnes qui donnent un excédent se trouvent à couvrir le manque à gagner si certains donnent moins.

Les sympathisants

Il leur est demandé une contribution financière de \$50 par année. Leur appui moral et financier vaut, comme dans le cas des membres, pour la période qui inclut une AGA jusqu'à la veille de l'AGA suivante.

L'abonnement à la brochure du Forum, est l'achat d'un produit. Le coût est de \$25 pour les publications d'une année, à partir de la date d'abonnement (ce qui représentera 4 publications par année)

Votre blog en quelques chiffres

<http://forum-andre-naud.qc.ca>

Le site internet du Réseau des forums André-Naud compte :

53 articles
34 pages
30 commentaires.

On y a enregistré **104 utilisateurs**. Entre parenthèses : le nombre d'articles de chacun (si 2 ou plus) des auteurs et contributeurs :

2 administrateurs : Michel Bourgault (5), P.-André Vaillancourt

2 éditeurs : Raymond Anctil, André Gadbois (7)

1 auteur : Robert Hotte (8)

20 contributeurs :

Alain Ambeault (2), André Myre, B.-Simon Leclerc (4),
Céline Girard, Claude Lefebvre, Denis Normandeau,
Gérard Marier (2), Guy Lapointe, Henri Boulad (2),
Joseph Giguère, Jean Panneton, Luc Benoît,
Maurice H. Vanier (3), Michel Lacroix, Marco Veilleux, Pauline
Jacob, P.-Gervais Majeau (3), Rachel Deslauriers, Raymond
Gravel (2), Yolande Potvin.

79 abonnés : dont un certain nombre ont écrit des commentaires.

Les articles se répartissent en 14 catégories :

Avortement (5), Baptême (4), Église (11), Église Canada (13),
Épiscopat (20), Eucharistie (9), femmes et ministères ordonnés (10),
Liberté chrétienne (23), Mariage et divorce (4),
Relations interreligieuses (1), Sacerdoce (9),
Sacerdoce et homosexualité (3), Sacrement du pardon (5),
Vatican II (7)

Michel Bourgault, webmestre

7 septembre 2009

Réseau des Forums André-Naud

Réseau des Forums André-Naud

Comité de rédaction du Bulletin

Claude Lefebvre
André Gadbois
Denis Normandeau

Collaborateur à la révision

Raymond Anctil

Responsable de la publication :

Michel Bourgault

Imprimeur : PIXEL Impression/Print, Joliette

Secrétariat :

Adresse de courriel :

forum.andre.naud@sympatico.ca

Adresse postale :

1015, rue St-Donat #3

Montréal, Qc

H1L 5J6